FLORENTIN SMARANDACHE

# LEITMOTIVE

LEITMOTIVE

LEITMOTIVE

LEITMOTIVE

aius

Coperta: Mihaela Chirvăsuță

**Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale**

**Leitmotive / Florentin Smarandache**
– Craiova: Aius, 2000 (Karma·& Petrescu)
64 p. : il. ; 21 cm. (Diaspora)
ISBN 973 - 9490 - 29 - 8

**© Editura AIUS Craiova.**
**Toate drepturile rezervate.**

Adresa Editurii: 1100 Craiova, Bd. N. Titulescu, bl. 46, ap.7
Tel/fax: 051-196136

**ISBN 973-9490-29-8**

FLORENTIN SMARANDACHE

# LEITMOTIVE

(discours, prose, poèmes)

Editura Alfa

FLORENTIN SMARANDACHE

# LEITMOTIVE

Monsieur le Consul-Maistre,
Madame et Messieurs les Consuls,
Mesdames et Messieurs amis de la poésie et du vin,

Je vous adresse un grand MERCI pour l'honneur que vous m'avez faite cette année de visiter la Belle France, et spécialement votre zone viticole. C'était mon rêve depuis longtemps, mais la dictature ceausesque m'avait empêché... Par exemple, en 1985, quand j'avais eu l'intention de rencontrer Mme Chantal Signoret afin de ciseler et finir ensemble une traduction du roumain qu'elle avait entreprise de mon manuscrit: „Lois de composition interne. Poèmes avec des... problèmes!" La variante française étant ultérieurement perdue... confisquée par la *Securitate:* la police secrète roumaine... (En septembre 1988, quand j'avais réussi mais difficilement à quitter clandestinement le régime totalitaire... et je voudrais vous spécifier que c'est la connaissance de la langue française qui m'a aidé à tromper la vigilance des autorités bulgares communistes concernant ma nationalité... En débarquant sur la terre turque...).

Dans les camps de réfugiés politiques d'Istambul et d'Ankara, j'ai reçu un important support moral et même financier de la communauté française vivant en Turquie. J'étais un auditeur régulier des Instituts d'Études Français de ces deux villes-là: pour tuer le temps et oublier ma misère, mais surtout pour approfondir mes recherches sur la culture française, l'une des plus diversifiées du monde. J'avais un abonnement gratuit pour assister à n'importe quelle activité de l'Institut, en les commentant de pair avec M. Jean-Paul Micouleau, metteur-en-scène et directeur-adjoint à ce temps-là, qui m'appelait „Florentin, le critique

théâtral", tandis que mes collègues d'émigration me nommait „le pauvre parent proche des Français"!!

Les revues littéraires de France et de Belgique ont ouvert leurs pages à mes souffrances psychiques, dont je mentionerais „La Toison d'Or", „Noréal", „Florilège", „Les Annales de l'Académie des Lettres et des Arts du Périgord" etc., éditées par M-me Annie Delpérier, M. Claude Le Roy, M. J.-M. Lévenard, M. P. Courget etc.

Donc, je suis content de voir aujourd'hui tant d'amis français, de la poèsie, et du vin.

[Le Consulat Français de Los Angeles savait, peut-être, que j'aime à tel point votre pays, qu'il m'a fait envoyer par la poste les billets d'avion aller et surtout *retour*, de peur que je ne reste pas ici pour toujours!... Voilà pourquoi je tiens à remercier M. Roland Dumas, le Ministre des Affaires Etrangères, qui est intervenu en ma faveur pour obtenir le visa de'entrée.]

Comme scientiste, je vous signale également la liaison entre les mathématiques, la création lyrique (Raymond Queneau en France, Ion Barbu en Roumanie) et... le vin! Ne faut-il vous rappeler que l'ancien algébriste, auteur des *rubâ'iyats* et grand buveur et chanteur de la liqueur de la vigne: Omar Khayyâm (1048–1131).

Dans le camp, le MUTUK, c.à.d. VIN en turque, était devenu notre consolation.

Monsieur le Consul-Maistre,
Madame et Messieurs les Consuls,
Mesdames et Messieurs amis de la poésie d'avant-garde et du bon vin

À l'occasion de ce rendez-vous artistique, j'ai publié un recueil de non-poèmes, intitulé „Le paradoxisme: un nouveau mouvement littéraire", que je vous offre pour les collections de la Bibliothèque de Bergerac – surtout parce qu'il porte les marques d'une production franco-américaine sur la première couverture du livre (les villes de Phoenix et Bergerac), et sur la quatrième couverture une liste d'écrivains collaborateurs, qui montre que la poésie n'a pas de frontières.

Mais tout d'abord, que je vous lise quelques vers de fraternité, dont le poème suivant considéré intraduisible, parce que sa compréhension bilingue est suffisante dans sa moitié:

POÈME FRANCO-ROUMAIN/POEM *FRANCO-ROMÂN*
[page 4]

À Bergerac *mă-mbăt aprig.*
Amis français *aştept pe dig.*
*Iar seara când,* je gôute le vin
*Şi chefuiesc* dans le jardin
Soûlé souvent, *dizgraţios,*
Et mon tabac *zvârlind pe jos,*
*Îmi leg de gât* la bonne bouteille
*Şi trag în şanţ* un doux sommeil!

...Je me reveille le lendemain
Ayant ma tête dans le ciel –
*Căci mă gândesc prin ce zig-zac*
*Eu am ajuns la Bergerac (?)*

Ne vous étonnez pas de cet anti-livre, je vous en prie, car il a été inspiré par des classiques toqués de la création extraordinaire: Tzara, Ionesco, Beckett, Raymond Roussel, Boris Vian, Adamo, Arrabal mais aussi André Blavier( „Les foux littéraires")....

Et, à la fin de cette communication, permetez-moi, Monsieur le Consul-Maistre, de vous offrir en caudeau une bouteille de vin de Californie, **au risque de vous déplaire,** car je sais que le vin français est bien meilleur(!)

Le 08 juin, 1992, en avion,
Air France, vol 61, Los Angeles – Paris

[Bergerac, France, le 13 juin, 1992, Discours de Réception de l'Intronisation comme GRAND CONSUL DU CONSULAT DE LA VINÉE DE BERGERAC]

---

P.S Me voilà *Grand Consul*, moi, un paysan roumain!

# ESPOIRS

Silhouettes, ombres inconsistentes, nébuleuses en espaces infinis, flocons noirs du sommeil. Rivages. Balance de pensées.

Une porte s'ouvre. Je m'élance au-dessus du vide, ancré de rien, parmi des rochers couverts de brouillard en lignes confuses. Un sphinx sourit froidement. De petites ondes me font frémir, je vois mon être se disperser. Dans la fumée de l'inconuu font leur apparition des îles rosâtres et flottantes. Au-dessus s'agitent des papillons: les poètes montent vers la lumière. Des flots alertes m'accrochent au sort des paroles; l'infini devient ma demeure.

Des insectes de nuit, que l'aile brisée n'aide plus s'envoler, des ombres passagères, traversent les prairies. Espoirs. Paroles immobilisées, sous le filet d'une phrase, survenues à l'instant dans ma pensée. Aspiration vers l'inaccessible. Soif permanente et ardente. Force qui brûle. Foi mystique. Vague qui engloutit, noie, purifie. Lueurs jaunes de lampe. Frontière du feu. Limite du feu brulé par la flamme ardente. Sang jaillissant des blessures profondes. Bête sauvage avec une âme honnête.

La force se retire dans un golf séché. La crinière d'écume blanche se pique dans les rochers sombres. La lumière des étoiles avec frémissement froid transpercent les poissons laiteux de surface. Lâches en arrière des chênes avec les feuilles tombées, vanité. Mais, n'oublie pas, qu'ils ont des racines.

Chemin caché sous les arbres qui se veulent chênes. Mouvement: un train qui part de la gare, un homme qui se lève le matin, un avion au

décollage, un chien qui court en aboyant. Une brusque révélation d'émotion. Notre perpetuelle illusion.

Plongé dans tes lumières sans égal je me réveille de temps en temps dans celle habituelle et c'est très douloureux. Tu mets de l'ombre dans la vie. Tout devient extérieur à mon être, espoir vain. Tu étales, obscur, ton plateau arride, obsession de rêves et de visions sous clair de lune. Tu es pour moi une image confuse, un néant. Tu t'es dissoute dans l'ombre des arbres. Le miroir me montre ton corps les ailes coupées. Et nous, sur des champs humides, nous grisons branches foncées, branches en fleur. Nous nous désagrégeons.

– Statue, avec le nez rouge au vent, enfant ayant pour des choses saintes, la vie nous a vaincus! La terre est une étendue d'ombres, chacun de nous est une ombre. Je ne veux pas être l'ombre d'un autre. Je veux être mon ombre, à moi, seulement!

En même temps que la prière je veux m'élever jusqu'au haut. Comment renoncer à la valeur et aux illusions? Le moteur de la vie n'aurait plus d'essence. Détache-toi de moi, mort!... Espoirs, désillusions, chimères, illusions... Terrible activité de l'imagination.

J'ai renoncé aux ombres, mais je marche spécialement pour laisser des traces. Une torturante intensité remplit mon coeur. Espoir, arrête ton égarement! Chant étranglé par la petite gorge du rossignol. Regard halucinant. Tu restes immobile au lointain? Étoile vacillante que tu es! Tu m'extrais la sève douce de mon corps comme on essore un chiffon. Des vagues d'obscurité tu apportes dans l'air chaud de l'été. Chute d'eaux. Le ciel est cavité de terre. Lac agité par les rameaux. Des ailes battant en maro de l'horizon. La lumière joue sur les feuilles. Que ferait-elle si elles n'existaient pas? Torrent impétueux de rêves brisés. De ton tourbillon, onde avec fremissement d'or, j'essaie allumer mon feu. Je vole lentement, comme les ombres au-dessus de la terre. Tous mes sens sont en état de veille, espoir dégoulinant dans ma pensée. Bruit d'hélice. La vie peut être quand même supportée. Chaque nuit il y a place pour le réve. Chant venu des profondeurs de l'âme. Marais dans le désert. Ôte-moi de la mer des larmes, nymphe des sources, nimbe de la transformation. Feu du désir d'atteidre la perfection, je veux m'emparer de la réalité de l'instant. Je cherche sa vie Oeil ouvert du miroir, boumerang lancé en avant vers la recherche embrase mon

avenir! (En le convaincant, je me convaincrai moi-même.) Je cours auprès du temps et je parle avec moi même. Arôme de faux bruit, effleurant mon ouïe tu me fais parvenir des images de l'avenir. Le sentiment de la résurection de la naissance, de l'élévation, de la purification – de l'évolution. Espoir nous concrétisons-nous? Par des nerfs tendus nous avons une communication parfaite. Tu est baigné en une lumière blanche qui, à la longue peut devenir noire. Nous devons reconstituer toujours nos images aves des brins de rêves. Ma créature palpite. Par un processus graduel, je me rends toujours durable. Je me jette au dehors. Je sens comment jaillissent de moi des certaines de qualités. Bercé par le fil du courant, je cherche les trésors que tu m'a cachés: colonnes de marbre en nadir, des albatros sur la crinières de flots, des sillons qui s'ouvrent. J'ai crié constamment „terre"! vent tiède de printemps.Je sens que je suis en train de sortir des coins obscurs où m'entoure le visage pâle du monde. Le fil, qui se tisse de toi, s'entrelace dans l'espace noir du temps séparable. Je grotte encore avec le tisonnier dans la cendre du feu éteint, dès que le monde est parti se coucher. Je trouble la mer de mon âme.

Le chant du coq. L'espoir d'atteindre avec les doits le vol des oiseux. Les désirs du monde. Le chemin de l'homme et le vol vers les hauteurs; laisser son nom sur la voie lactée.

J'épis la lumière qui tombe sur des objets vrais et laisse des traces. Les parties ombragées brillent. La partie qui brille devient tranparente et je vois, à travers elle, l'entier. J'attends qu'il arrive quelque chose. Allons, je vais te créer! Je dresse un temple où on entend des murmures et on dresse des fumées sur des autels. Je ne veux pas dresser des châteux de sables. La curiosité envahit mon corps en milliers de coleurs. Je donne à chaque chose une couleur. Maintenant, la pensée n'a plus de sommeil sur le brouillard de la neige qui tombe. Je m'éleverai aux oiseaux parmi les arbres, parmi la fumée du feu de pailles.

Une fenêtre s'est ouverte en moi. Une créature, concentré en un long retard, emportant une légende, m'immonde. Elle flotte comme l'aigrette du pessenlit baignée par le soleil. Espoir, beauté qui exalte Corps brûlant de femme. Main blanche. J'essai un saut, mais tu restes toujours en dehors de la vie, lançant des éclairs de lumière purs. Mon île prend feu répandant des étincelles dans les plus profond recoins. Elle

éclaire des marais. Une toile pourprée couvre l'horizon. Image sordide. Je m'en vais au-delà de la couleur, vers le symbole.

Espoir tu es adhérente, tu colles. Étalon de mesure. Tu vas dans l'atmosphère brillant, mais visqueux. Avec ta force inconnue tu fonds l'image et édifies le lendemain. „Espoir", voilà le mot dont nous avons besoin pour répondre aux questions du monde: pourquoi volons-nous? Je te connais trop bien et c'est justement pour cela que je ne prétends pas te connaître assez. Tout homme crée son propre dieu, dans lequel il croit; mais ce n'a pas une seule fois qu'il a eu l'occasion de constater qu'était de paille.

Tu deviens invisible et tu vois, à travers la chose, vers l'avenir l'édification du monde nouveau. Les choses perdent leur dureté sous tes yeux; même mon corps se laisse traversé par la lumière. La vie, elle continue aussi grâce à toi, mais un peu ennuyeuse. Mon coeur est ancré à un navire. Sentier, pourrais-tu nous conduire au sanctuaire? Mes artères s'offrent à toi.

Tu te déploies comme une fougère. Fissure dans les murs qui m'entourent. Globe de cristal de la vie, que tu fais tourner autour de son axe et tu lui rappelles qu'il est un satellite autour du monde. Descente vers la poésie. Univers. Rythme majesteux de leur,suivant sa voie vers le ciel. Oiseaux colorés. Feuilles qui n'ont pas le temps de jaunir ou jaunissent trop vite, désorientées par l'aire enivrant.

Nous nous glissons sous la voûte du temps dans un monde plus large. Nous sentons le besoin de nous confier à un dieu. Profilés sur l'ombre du temps, nous nous situons dans une lumière favorable. Le mouvement large de l'esprit dilaté, dur et clair comme le cristal, se précipite pour accueillir la lumière du jour. Tu fais mon corps fleurir à volonté. Tu fais que je sois à la fois plusieurs personnes, comme un feu ayant plusieurs flammes. Toi, maître de flottes de, fleurs, terre humide. Ton mouvement vif et répété disperse les brouillards et fertilise le sol de l'imagination. Tu es le prolongement de ma vie. Oui... et de ma vie encore, toi écume, qui caresse les pierres et qui glisse blanche parmie elles.

Je vis la seconde. Ah, que je puisse l'arrêter...! Le bonheur trop grand ou trop long est quand même pourri.

Espoir, je saisis tes phrases à mesure qu'elles sortent à la surface. Le vent voyageur ouvre dans le feuillage des espaces vides. C'est la

vision vers le ciel. Les oiseaux tombent, mais ils reviennent ensuite à leurs places. Ils reprennent leur vol. Ils traversent l'air en vol comme une flèche. Le rideau de lumière filâtre regarde fixement l'étendue bleue. Éternel renouvellement, mouvement ascendant toujours repris, même descendant, qui mène à l'immobilité. Une fleur qui ne s'est pas encore ouverte. Ne passe pas près de moi sans que tu m'arrêtes, demande-moi si j'ai mal.

Dans l'oeil d'un horizon brillerait une grande flambée: UN ESPOIR, UN AUTRE ESPOIR.

# LEITMOTIVE

Feuilles... Papillons... Yeux...

Tableaux en style moderne. Lignes incontournées. Couleurs faites d'incantations. Figures invisibles, je vois leurs prologements. J'entends les liens qui existent entre elles.

Étoiles... Oiseaux... Fleurs... Rivières...

Dans le tissu du grand tapis du monde, il y a un ordre. Je fais son inventaire, plongé dans tout ce qui défile auprès de moi. Une pluie dense d'images dans le néant. Des yeux de papillons à la limite de l'horizon. Ailes d'oiseaux frappant l'air. Vol de la hauteur. Tremblement de l'herbe en ondes courantes, bruissantes, grinçantes, assourdissantes. L'atmosphère respire le vert. Les paroles tremblent avec des reflets d'argent. Leurs ombres en vol plané tranquille.

Mer végétale. Regard aveugle. Voile blanche. Marbre. Le cri d'une femme. Pierres blanches. Lisières. Hurlement et roches.

Les arbres laissent tomber une pluie de feuilles qui s'étendent délicatement dans leur lente identification avec la terre. Elles mesurent leur âge en couleurs. Quand elles jaunissent, elles sont jetées. Elles nagent, volent. Folâtres, elles volent en l'air, jouant avec les papillons. Ici et là, il y en a qui restent collées au ciel. Elles ignorent ce qui les attend en bas. C'est pour cela qu'elles sont peut-être si exubérantes? Leur chute est légère. Mais qui les redressent encore? Elles se traînent sur la terre jusqu'à ce qu'elles soient foulées aux pieds. Alors elles cessent de se trainer, s'enterrent et pourrissent.

Riseaux ondoyant leurs tiges au vent. Des poissons se glissent parmi les joncs. Fleurs de velours allumées d'étincelle de pollen.

Violons allumés. Corps fluides, les êtres se dispersent. Je m'écroule et je disparais. Créatures immenses disolvent mon être.

Feuilles sur des tiges. Des milliers de feuilles flottent au-dessus du vide. Plainte continuelle du feuillage emporté par le vent haut, universel. Vagues longues d'air. Ondes mouvantes. Rosée. Des milliers de larmes sur les feuilles qui tombent. Filets de pêche nattés de rayons. Les feuilles des arbres avec l'écorce d'argent s'agitent au-dessus de nous. Îles flottantes.

Brouillard. Montagnes brumées, lignes inconsistantes. Les sommets couvrent la montagne. Brûle la lumiere des matières. Les oiseaux ne s'y aventurent pas. Il ne faut pas respirer du brouillard.

Buée de la neige. Des flocons, pris du vertige des hauteurs reviennent sur la terre.. Colombes sauvages. Le fleuve du ciel, les oiseaux hauts, aveuglés par la lumière. Il devient furibond si l'on regarde en bas vers ses eaux troubles.

En moi prennent leurs sources, des luths. Choeur des ondes. Brins de musique de flûte de roseau. Chants, dorés comme une libellule en vol tendu vers les spheres bleues. Agglomération de sons pétrifiés. Tous sont réunis dans une roue unique d'hymnes qui tournent sans cesse. Mouvement pur. Fleur cachée dans le fruit. La vie est une salle immense dans laquelle on paie pour auditionner l'harmonie du dehors, sinon, on écoute les cordes de sa propre souffrance.

Les oiseaux, vivement colorés d'azur, gazouillent chacun à son compte. Certains rejoignent le chant des autres et le brisent. La hauteur fatigue le coeur. Tombent des feuilles mortes.

Cliquetis métallique. Les guitares cessent de jouer. Les questions de sons-chansons débordantes de vie. Le silence donne à refléchir. Horloge de soleil. Flamme errante. Une étoile parcourt la lumière du feu. Grande est sa force, grande sa danse. Les nuages sont sa danse, les fleurs sa force. Là-haut, la lumière repose ton corps, ici-bas la terre absorbe ta douleur. Le jeu des papillons gracieux se transforme en poussière. Il se projette sur l'écran du temps. Assoupissement glissant. Les arbres dansent et s'inclinent. Le vent voyageur ouvre des espaces vides parmi les branches qui tournent de haut en bas. Il souffle, folâtre et fait tomber les feuilles qui reviennent ensuite à leurs places. Nous ne pouvons supporter le jeu des autres, nous attendons notre tour.

*Leitmotive*

Eaux lumineuses de l'enfance. Chacun avec son jeu. Des cieux comme le nacre. Tout est clarifié par la fuite. Des visages flottant. vibrent des cascades. Les traces saintes résonnent longuement dans l'âme. L'éloignement s'ouvre à un certain point, mais nous le fendons.

On ouvre un livre. Le livre te cache la vue. Pour le lire, on a besoin de milliers d'yeux. Chacun a sa couleur. Des rouleaux de papier se déploient comme un éventail. Des albatros sur la cîme des flots. Rameaux pleureurs des arbres inclinés au-dessus du lac verdâtre par la veille des forêts sacrifiées. Ils se serrent les uns contre les autres pour former ensemble des murs d'écorce et nervures de livres. Ils inclinent leur branches feuillues. Fixés dans leurs racines dépassant leurs bords vers le dehórs, comme des torrents d'eaux. Branches noueuses. Dans l'eau courante des sources tombent des cercles. Echo profond. Le saule pleure. Il a l'air soigné. Herbes argentées. Parmi de petites branches coiffées.

Barque après barque glissent sur l'eau sacrée pour des jeunes filles en fleur. Canottiers. La concentration des eaux profondes, couleur du verre, vibre sans bruit. Le passé d'une rivière est en haut et l'avenir en bas. Son eau grasse qui, pendant qu'elle coule dort et dans les marais ouvre les yeux et secoue son rêve-nattée en petites mèches, soupire au cou léger du vent. Elle brode des champs de fleurs merveilleuses, des bégonias avec des pétales de coeur, marguerites aux robes blanches, fougères. Une grosse pierre sépare les eaux, mais elle se dissout. Ombres, étangs. Plantes grimpantes. Plantes d'eau, fixées dans la vase, se bercent au fil du courant. Combien de temps flotteront-elles encore? La brise se fait place parmi des dragons pour en cueillir les fruits. Senteur des petites branches humides. Torrent de sens. Fleuves de doïnas et de rondes, fleuves de vers. Danse de saule en tourbillon. Les haillons de la feuille emportée par le vent de l'impiété.

Je regarde fixement le ciel. Le chemin de l'or. On a mal aux yeux quand on regarde en haut. Les oiseaux jaillissent. Ils traversent comme une flèche l'air. Affamée étoile polaire. Les hauteurs brillent. Les maîtres du silence et de l'ordre. L'hirondelle de ma pensée a pris son vol. Des ailes dans le passé plein de plumes. Âmes blanches de tourterelle s'agitent comme un poisson dans quelques gouttes d'eau, désireux de mer. J'ouvre mes mille regards. Je vois pour tout le monde. Je pénetre à l'intérieur des choses. Air mystérieux. Hommes dans la lumière, hommes dans le

noir. Cendre de feux éteints à l'ombre des chênes. Tas de feuilles sèches. Sombre colonne de fumée. L'oeil magique de l'histoire m'enfonce dans le noir du passé. La terre pend lourdement sous moi. Le temps balaie. Filet bleu de ciel. Air cristallin. Sourire de nuages parmi les sapins. Je cours accueillir le jour naissant qui ondoie brillant.

Toile immaculée et tranquille. Faïence d'éclats de verre. Un jaune intense. Liquide de lys en léthargie. J'avale la beauté toute entière. La nature entière procrée. Elle combine l'instant futur. Image sordide. Nuages avec des taches de soleil. Arbre fier. Les violonistes ont levé leur archet. Odeur des acacias en fleur. Marche de grue cendrée dans l'air dilaté. Refuge. La mer s'est élevée au ciel, absorbée par un entonnoir. Union avec l'infini. Pierre rosâtre. Le soleil chassieux reste couché de son long sur son matelas vert, versant un liquide qui engloutit et habille en deuil l'âme intérieure. Flèches pointues, incandescentes chassent les groupes d'ombres qui restent suspendues. Éclairs de soleil à travers les arbres. Ils s'intègrent à la vitesse. Brûle avec grande flambée. La flame pourprée baisse sont front. Elle s'est faite envelopper par la fumée. Ecume blanche sur des rochers noirs. Des éteincelles circulent en avant et en arrière dans le fourré de la forêt vierge. Le ver se fraie chemin à travers le bois de chêne pourri, le soleil brille sur tout le ciel. Solitude de miroir infini. Collines dressées en silence. Vaste étendue du silence s'écoule goutte après goutte. Silence minéral qui tient l'air. Fumée de l'attente. J'écoute le silence. Et le silence change d'habits! Rafraîchi d'étoiles, il descend de branche en branche. Sur une voûte concave, plereuse d'humidité, pend la lune – tristesse profonde qui secoue sa crinière de poussière dorée sur le visage des gens. Des yeux dégoulinants. Froideur de la pierre. Elle brille pour voir, bien qu'elle soit née aveugle. Formes de rêve et d'oubli baignées par le torrent laiteux qui s'écoule des blessures sélénaires.

Etoites polies, presque transchantes, s'abreuvent au vol des oiseaux pour qu'elles ne soient pas vaincues dans le ciel. Il pleut des etòiles. Le soleil froid de la nuit. Bonheur d'aveugle. Contemplation de l'infini. Souffle des espaces. Angélique frémissement des étoiles, grands peupliers d'or. Rivage brumeux baigné dans l'océan de rêves. Semences solaires clarifiées dans son reflet. Réflection d'une impossible lumière. Sacrée par l'éloignement même dans le temps. Mes paroles font des

culbutes dans les espaces. Des millions de bandes sonores se cognent aux astres du temps.

Feuilles... Papillons... Yeux...

# GIONY

Minuit venait de sonner... Le ciel était couvert de nuages et sur sa voûte immense on n'apercevait aucune étoile. À „l'Auberge du Docteur", peu à peu, il se fit un grand silence. Quelques petites gouttes d'eau annonçaient une pluie fine d'automne... Du côté de l'auberge, des bruits confus de pas et un claquement métallique de porte:

– Je ne veux plus vous revoir ici! fit entendre la voix du barman qui, après avoir enlevé les nappes, rangé les tables les unes sur les autres, nettoyé et ramassé les échats de verre tombés par terre, était sorti dehors et menaçait quelques fêtards. Ceux-ci ne répondirent pas... Ils étaient habitués à de telles scènes nocturnes... Leurs silhouettes s'éloignaient dans la nuit qui les faisant disparaître l'un après l'autre en maîtresse...

– Nous partons en voiture? demanda le barbu, en pensant qu'il y avait six kilomètres jusqu'à la ville.

– Bien sûr; il m'est impossible de marcher à pied, dit Giony en titubant.

– Bien, mais... voulut intervenir Sonia...

Les garçons se regardèrent les uns les autres et se mirent à rire. Ils étaient depuis lontemps amis et ils avaient eu beaucoups d'aventures ensemble.

Ce soir-là Gioni avait bu comme une éponge et il en avait commencé avoir un terrible mal au ventre et à la tête qui lui faisait l'impression qu'elle allait éclater. Il se jura de ne jamais mettre une goute d'alcool dans la bouche, mais ce n'était pas la première fois. Il avait l'esprit cuilleur et ses

pensées tristes se laissaient un voile sur ses grands yeux verts; depuis quelques temps „Le Vieux" avait senti quelque chose et essaya avec diplomatie apprendre la vérité. Faisant le naïf il avait essayé de Giony faire avouer, mais le garçon cherchait à garder le secret tant qu'il pouvait. Dès qu'il était parti de chez lui, „le Vieillard" avait feruillé le tiroir du bureau de sa chambre. „Combien de temps, ce jeu allait-il durer? pensait Giony; s'il decouvre le tiroir de derrière... Il n'y a pas fouine peut-être, se rassura-t-il! Il l'avait vu cherchant dans ses effets, mais il a fait l'impassible voulant lui laisser l'impression que cela lui était tout à fait égal. L'air, frais de la nuit, le revigorait. Ses cheveux lours, ébouriffles lui tombaient sur les épaules, en meches brunes et crasseuses. Il voulait se garder tant droit mais ses pieds étaient comme de plomb. À sa droite, sentant l'alcool, se traînait „le Barbu", un individu ignoré, osseux et beaucoup plus grand que lui, le crâne menacé par la calvitie; une chemise rouge à carreaux, fermée par un seul bouton, qui laissait apparaître sa poitrine velue et brûlée par le soleil, pendait à son dos sur ses pantalons rapiecés et usés dont on déchiffrait à peine l'emblème „Brooklyn".

Ils s'appuyaient l'un sur l'autre, se déplaçant difficilement. Leur têtes lourdes se balançaient comme des pendules. Ils s'arrêtaient de temps en temps, retrouvant leur équilibre contre un arbre ou un pilier pour ne pas tomber. Dès qu'ils s'orientaient, ils se mettaient de nouveau en route, d'une démarche hésitante. Quelquefois ils trébruchaient sur leurs sabots et alors ils grognaient en marmonnant. Ils étaient les habitués des bistrots et des boîtes de nuit.

À quelques pas devant eux, et plus latéralement, marchait transie de froid Sonia, tournant de temps en temps son regard trouble vers les deux hommes. Ses larges hanches et ses gros pieds sur lesquels repausait un corp difforme accentuaient sa marche lourde, masculine. Ses cheveux chatains, tenus par une barette couvraient le col de sa blouse; ses pantalons mouillés par la pluie étaient devenus rigides. Ils arrivèrent au bord du lac. Sur l'autre bord, échelonées le long de la rue, les lumières des ampoules électriques se reflétaient timidement sur la surface noire-verdâtre de l'eau. La pluie ne cesserait pas; des gouttes denses d'eau tombaient en lignes parallèles se brisant contre l'asphalte ou se pendant dans l'eau sale du lac.

Giony et „Le Barbu" étaient trempés jusqu'aux os. L'eau s'écoulait doucement sur leurs fronts, leurs nez, et leurs visages ridés, vieilles. Ils

avaient oriblié Sonia, qui toute trempée elle aussi, marchait, gauchement comme eux.

Le premier se rappela que ce matin même il était allé dans sa Mercedes à la piscine de l'aéroport où il avait trouvé Le Barbu, accompagné par une femme, qui les avait suivis toute la journée... mais il ne savait pas où il avait garé sa voiture. Il fit un effort pour s'en souvenir: ...ensuite ils sont tous partis à l'auberge...! Toute sorte de pensées lui passèrent par la tête. Mais il les oublia vite. Les gouttes de pluie étaient devenues plus rares et après un temps, leur bruit cadencé cessa. Ils marchèrent un bon moment en errant dans les environs. Dans une alée, qui donnait sur la route principale, la voiture attendait son maître. Elle était restée seule. Une joie folle s'empara à eux. Giony chercha ses clés dans toutes ses poches jusqu'à ce qu'il les trouvât. Après quelques tentatives manquées, il ouvrit la portière et s'installa au volant. Sonia s'assit à côté du chauffeur, et sur les deux sièges arrières se jeta de tout son long Le Barbu, qui faisant tout l'effort dont il était encore capable, reussit à s'assoir s'appuyant contre la portière gauche. La tête s'enfonça dans le velour du siège, ses pieds qu'il ne pouvait plus contrôler bloquèrent l'autre portière, ne lui permettant pas de la fermer.

La route montait légèrement et tournait à droite. Le vrombrissement du moteur l'abasourdit, et l'air oxydé de la voiture lui rappela son mal de tête: la route devint tortueuse, et les arbres se mirent à tourner autour de lui.

Il eut une hallucination, il s'imagina son Vieux lui reprochant d'une voix méprisante: „Tu crois que je n'en sais rien, n'est-ce pas?" Il appuya sa tête contre le volant. Il accéléra. La route lui semblait immense. Il redressa la tête. À côté de lui, Sonia sommeillait: derrière lui se faisaient entendre de longs ronflements, interrompus par une toux causée par le tabac. Il fit des efforts pour se maintenir en état de veille. Il alluma une cigarette. Il n'avait que des „Carpathes", les deux paquets de „Kent" il les avait fumés avec Le Barbu et Sonia. Il inspira une bonne quantité de fumée et l'expira en spirales, spirales... Il mit de nouveau sa cigarette dans la bouche. Il accéléra brusquement et la voiture démara sur les chapeaux de roue... Effrayé, il freina; la portiére arrière claqua fortement et s'ouvrit. Sonia tressaillit. Les cahots de la voiture lui donnaient le vertige.

– Qu'est-ce qui arrive? Qu'est-ce qui se passe? bredouilla mollement Le Barbu, se relevant et s'installant sur son siegè. Le chauffeur ne put pas répondre. D'ailleurs il nè fit aucun effort pour ouvrir la bouche.

S'efforçant de tenir ses yeux grand ouverts, il démarra et vira à droite. À la lumière jaune des reverbères électrique, l'asphalte semblat à un sentier qui, à mesure que la voiture avançait, devenait plus tortueux. Devant ses yeux cernés et ses regards fatigués, tout semblait bizarre, absurde: les poteaux échalonnés l'un après l'autre, les maisons serrées l'une contre l'autre... et silence, un silence profond. Combien de fois n'avait-il pas parcouru ce chemin? Il savait chaque maison, il avait méme compté les poteaux. Il s'orientait, les yeux fermés. La voiture roulait lentement... Il se mit à hocher la tête. Ses mains s'appuyaient de tout leur poids sur le volant. Ses yeux étaient à demi fermés. Il fit un effort pour les ouvrir... Le ronflement du Barbu l'énerva. Il voulut l'éveiller et parler avec lui pour éviter de s'endormir. Mais fut eu vain, Réussirait-il à arriver sain et sauf chez lui? Il s'efforça de tenir ses yeux ouverts.

Son regard resta fixé dans le vide... Il dormait les yeux ouverts. Au lointain étalées, comme un collier de corail, on voyait les lumières de la ville. L'air de la voiture était devenu irrespirable à cause de la fumée de cigarette. Il se jura encore une fois de ne plus jamais fumer. Giony faisait des efforts surhumains pour ne pas s'endormir et regarder droit devant lui. Tout à corp il eût un choc. Devant lui, à deux cents mètres de l'entrée dans la ville, un policier. Il devint brusquement conscient. Il pensa: „que j'arrête, ou non...". Il frissonna. Il ralentit la vitesse: Puis, il se frotta aux yeux pour voir mieux, mais il ne vit rien, répéta le geste, mais en vain. Il retrouva son calme. Il baissa la vitre de la voiture et un air frais et humide rafraîchit son visage. Maintenant, il se sentait mieux.

Ils s'engagèrent dans la rue Calea Bucureti. Au premier carrefour la voiture s'arrêta. Le Barbu habitait dans les environs chez une tante en retraite. Ils vivaient tous les deux de sa pension; et il ne travaillait pas; il ajournait la décision de s'engager d'un jour à l'autre et la pauvre tante, le tolérait n'ayant pas d'autres neveux.

Agacé, Gion bredouilla un „au revoir" et regarda avec envie le Barbu qui avait dormi jusqu'alors.

– Ne t'enerve pas, mon vieux, dit-il en descendant de la voiture.

– Et toi, Sonia, tu ne descends pas? ajouta-t-il et ouvrit sa portière.

– Non, moi, je descends au centre, répondit calmement celle-ci.

– Qu'est-ce que tu dis, chérie, tu veux rester avec ce morveux? continua-t-il, essayant de la convaincre le suivre. Mais la jeunne fille

s'opposait de toutes ses forces. Giony en fut un peu interloqué. Au fond, pourquoi morveux? Il était seulement de quelques années son cadet!? Il l'avait cru ami; homme de gang.... Et maintenant lui... pour une jupe... se sentant offensé il répliqua:

– Va-t-en au diable! et sans que l'autre s'y attende il prit la femme par la main et claqua la portiére.

Le Barbu perdit son équilibre et tomba.

– Je n'oublierai pas cela! cria-t-il de sa voix rauque au chauffeur et par la fenêtre ouverte, il essaya de retenir de force la jeune fille. Sonia cria. On entendit des injures. Le chauffeur accéléra et la voiture demarra brusquement. Le Barbu tomba de nouveau. Ses yeux brûlaient de colère. „Il me l'a soufflée! se dite-il. Ils fermèrent les portières en marche. La jeune fille balbutia quelque chose. Giony ne daigna pas répondre. Il eut l'impression d'entendre de nouveau son père lui disant: „Je ne peux pas t'aider, tu ne sais pas choisir tes amis!". Et il sentit un liquide chaud s'écoulant sur ses lèvres.

Sonia prit de son sac à main une cigarette Marlboro et se mit à la fumer avec calme et mesure. Puis elle se mit à parler.

Elle lui dit qu'elle était étudiante à Bucharest et qu'elle aimait la musique; qu'elle avait enregistré sur cassette les meilleurs groupes de musique légère. Le chauffeur ne l'entendait pas. Il continuait de se taire. La jeune fille ne l'interessait pas du tout. Il luttait contre une douleur aiguë qu'il essayait de vaincre. Vers trois heures du matin il était déjà au lit. Seul le murmure du vent dérangeait de temps en temps le silence qui s'était emparé de la ville desérte. Dans la chambre de Giony il y avait un grand désordre. Les cartes de jeu hongroises étaient jetées sur la table, à côté de deux bouteilles, de bitter et de cognac. Dans le silence profond de la nuit on n'entendait que les ronflements de l'homme qui dormait la bouche ouverte. Sa main gauche pendait hors du lit, et sous le drap sale on pouvent deviner deux jambes poilues et noires. À côté du lit un magnétophone presque hors d'usage, et sur le plancher des paquets de cigarettes et des mégots. Sur une table de nuit, le cendrier sale et plein de mégots exhalait une odeur désagrèble de tabac de mauvaise qualité. Il prit froid. Il se coucha, en se recroquevillant sous le drap usé. Ses habits, il les avait jetés, pêle-mêle, sur une chaise près de la fenêtre.

Il mettait les mêmes vêtements tous les jours, sans exception. Il était obsédé par l'entrevue avec son père „A-t-il appris quelque chose?"

– Nelu, fit entendre la voix de sa mère, réveille-toi chéri, le café t'attend! Nelu s'étira encore une fois et puis il se retourna de l'autre côté.

En famille il s'appelait Nelu, mais ses amis l'avait surnommé Giony.

Sa mère insista:

– Il fait tard, Nelu, et nous avons beaucoup d'obligations. Nous avons des invités.

– Laisse-moi tranquille! dit-il à mi-voix.

Le téléphone de la chambre voisine retentit brusquement plusieurs fois de suite. Sa mère décrocha: „Allo... „Oui!"... „Oui, tout de suite!"... Sa mère l'appela. On le cherchait. Il fit un effort et ouvrit les yeux. Dans une vitrine de la bibliothèque, des bouteilles vivement colorées de Scotch, Whisky, Cherry Wine, Johnny Walker... et des emballages de Kent, Marlboro, Pall Mall... Ils lui firent l'impression de se moquer de lui. Sur la table, le réveil-matin annonçait midi. Depuis un temps Gion se couchait à des heures matinales et se réveillait l'après-midi. Il leva la tête pour éviter le vertige. Un goût amer, de cigarette, persistait dans sa bouche.

Il prit le récepteur s'imaginant que c'était Jenny, sa dernière conquête. Cette pensée le fit retrouver sa bonne humeur. Mais ce ne fut que l'illusion d'un bref moment car à l'autre bout du fil on entendit la voix du Barbu:

– Attends-moi ce soir!... Nous avalons vite une bière et nous faisons une partie de pocker!...

Giony raccrocha. Il savait que Le Barbu trichait. Il le prenait probablement pour un gogo. Il est sur la paille, pensa Giony, parce qu'il est concurré par les bohémiens dans le marché noir. Le téléphone retentit de nouveau, mais il ne répondi plus. Il rentra dans sa chambre. Il avait la tête lourde et il évitait le moindre effort pour ne pas avoir mal. Il s'appuya contre la bibliothèque, puis contre la table, est puis il s'étendit de nouveau sur le lit. Il resta quelques temps immobile. Dans ses oreilles persistait encore la mélodie enregistrée sur la bande de magnétophone.

„Shey, shey, shey signora..." et un bruit confus de leurs voix:

„Et autrefois, et autrefois

Nous allons faire une autre noce!" Il ferma les yeux essayant de dormir encore un peu.

Il eut la sensation d'un amalgame de couleurs dans lequel prédominaient les taches rouges, qui disparaissaient sur un fond noir; les couleurs se melangeant et se séparant à tour de rôle. Il se força de nouveau à ouvrir les yeux. Il se vit dans une boîte de nuit buvant d'une traite une bouteille de bière qu'il avait gagnée à la suite d'un pari avec Le Barbu. Il se rappela que celui-ci lui avait dit d'une voix ironique:

„Bravo Giony tu vas aller loin!" Et en effet, il était allé loin dans les rêves. Depuis qu'on l'avait revoyé de l'Université, il ne faisait autre chose que s'amuser. Il noyait son chagrin dans les verres de cognac, avait-il l'habitude de dire. Des images de sa vie ne le quittaient jamais, l'obsédant. Il voulut aller à la salle de bain; il leva sa tête ahurie, mais il se sentit pris par le même vertige que la nuit précédente; il eût mal et vomit salissant trop le tapis.

Après, il se sentit un peu mieux. Les pieds encore incertains, il réussit se déplacer jusqu'à la salle de bain. Il se regarda dans le miroir. Ce n'était pas lui. C'était un vieillard. Il essaya de sourire en montrant ses dents cariées et jaunies par le tabac. La Barbu avait poussé. Il ressemblait à un hippy. Il avait oublié de se raser et de se laver; il se mit à se gratter la tête de deux mains. Il était dans un état lamentable. „Une telle vie n'est plus possible!" dit-il en regardant son image dans le miroir.

Il fit sa toilette sommaire et rentra de nouveau dans sa chambre. Il se sentit malade. Toute la maison sentait d'alcool. Intrigué, il retint un peu sa respiration il laissa éclater tout sa folle furie cassant d'un seul coup toutes les bouteilles qui étaient sur la table. Ensuite il se laissa tomber de tout son long au lit.

De l'autre chambre on entendit la voix basse et rauque de son père, un vieillard rondelet avec une petite moustache mince, qui lui adressa quelques paroles moqueuses:

– Monsieur' Nelut, pouvez-vous me dire ou avez-vous été cette nuit?

Nelu répliqua brièvement:

– En quoi cela t'interesse-t-il? „On voit qu'il y a quelques chose qui ne va pas!", réflechit-il.

– Mais, continua sur un ton ironique le père fumant sa cigarette et le regardant à travers la fumée, je vois que tu as l'oeil noir!?

– Ça, ne te regarde pas! répondit par sa formule habituelle le garçon.

„Oh, ces pères qui fourrent leur nez partout", pensa-t-il.

– Et du désordre de ta chambre, qu'est-ce que tu en penses? le brusqua son père énervé.

Giony savait que la moutarde montait vite au nez du Vieillard. Il répliqua quand même se rendant compte que son père lui cherchait querelle.

– C'est ma chambre et j'y fais ce que je veux!

– Je suis majeur! Le Vieillard devint noir.

– Ah, oui?! et il lui flanqua une giffle.

Giony le scruta du regard; il voulut le brusquer, mais s'arrêta à temps.

– Si tu es majeur, tu peux travailler!

L'ouragan s'était déchainé.

Le garçon était devenu tout rouge et la blessure de la bouche s'était rouverte... Donc, Le Vieillard avait tout appris...

– Vasile, qu'est-ce que vous avez, chéri? intervint une voix de femme.

Les esprits se calmèrent.

Giony passa toute la journée alité dans l'ordeur insupportable de la chambre, la cuvette auprès du lit. Il en avait assez de lui-même.

Depuis quelques temps les voisins et les parents le regardaient de travers, en lui faisant honte de les voir dans les yeux.

Et Jenny, pourquoi elle ne lui avait plus téléphoné? C'était la seule fille qu'il aimait sincèrement. Elle l'évitait, et il savait très bien pour quelles raisons! Il aurait voulu regagner sa confiance. Il avait de remords, et se sentait ingrat. Il ne voulut plus voir personne; toute la nuit il fut la proie de l'insomnie.

Quelques jours plus tard, Giony se fit enbaucher à la fabrique. Il ne revit jamais Le Barbu. Un jour il réçut une lettre de lui; il s'était engagé comme marin sur un bateau de pêche.

# LA VALISE VERT-PÂLE

Une dame en pardessus gris venait d'arriver par un train international. Elle se dirigeait en hâte vers le Bureau de Renseignements, se faufilant avec précaution à travers le torrent de voyageurs de la Gare du Nord pour ne pas chiffonner ses vêtements. Dans sa main elle avait une valise d'un vert-pâle qu'elle balançait fréquemment, en avant et en arrière, à cause de sa démarche sautillante. Son visage blafard souriait à travers le fard de ses joues et le rouge à lévres.

Nae Pomaru regardait curieusement le monde qui l'entourait, en promenant ses yeux ternes sur les habits des voyageurs et en s'efforcant d'entendre la voix du speaker à travers le haut-parleur usé de la gare. Il avait oublié de changer son costume, sans âge et couleur, traînant sa personne apathique à travers l'agitation du quai de la gare. Il écoutait le rythme lent de ses pas sur le béton ardent. De temps en temps il trébuchait sur un obstacle et tournait la tête s'excusant mécaniquement, mais il ne réussissait qu'à émbarrasser les autres qui le regardaient tantôt sarcastiquement. Il cherchait des couloirs en ligne toute droite, mais plus il se pressait, plus il serpentait davantage parmi les voyageurs.

– Hé, tu en as assez? demanda sur un ton ferme un enfant, en habits sales, à son cadet, en le tenant du revers de sa veste et en le secouant:

– Oui, sans doute.

– Tu seras sage?

– Juré!

Pomaru étudiait chaque individu qui passait devant lui, en essayant de se faire une impression dès le premier moment.

Un bohémien, moustache retroussée et prolongée jusqu'au-delà des coins de la bouche, faisait claquer arrogamment ses savates, arborant avec une fierté inexplicable ses haillon et trainant, après lui, une femme et une foule d'enfants. Le cadet, tant nu qu'il était, restait toujours en arrière en s'attirant les reproches faits par la voix très grave du chef de groupe:

– Vite, au chariot, crétin!

Le petit bohémien courait comme un nigaud avec ses petits piede nus rachitiques, pleins d'abcès.

Pomaru garda, en dépit de celui-ci, le regard fixé sur eux. Des images obscènes prenaient forme dans sa tête brouillée.

À coté de lui, deux paysans vigoureux, les joues rouges comme des pivoines, sentant l'oignon et la terre fraîche, noire, paraissaient sereins. Autour d'eux il y avait toute sorte de cabas en pailles, des sacs pleins et un air sain.

– Comment sera-t-il le marché à Arad?

– L'année dernière, à cette époque, il était vide. Dès que l'on a déchargé, on a fini.

Nae ne connaissait pas le négoce. Il poursuivait maintenant du regard deux mendiants qui traînaient leurs pieds infirmes, faisant l'impression de former ensemble un homme et demi. Le vieux, avec une barbe blanche, figure bénigne, tirait l'autre, bossu, se déplacant presque à quatre pattes.

– Que Dieu ait pitié de vous!

Il tendait la main tremblante vers tout homme qui lui jetait un coup d'oeil.

– Pitié pour l'homme qui ne voit pas le soleil!

Nae se sentait écoeuré; il tâtonna les poches trop longues de son pantalon après quelques sous. Mais, il n'en avait pour lui, non plus; il cherchait à laisser dans la main du vieillard le moins possible.

Il était obsédé par la pensée que la femme ne venait plus.

– Tu as un feu? l'interrompit un gaillard impertinent, le regardant sous la visière de sa casquette.

– Non, repondit-il indigné.

D'une jaquette usée du blue jean, le type sortit un paquet de cigarettes Kent et le lui montra en le protégeant contre les regards des curieux.

– Veux-tu cigarette étrangère?

– Je ne fume pas, répondit tout bas et avec peur Pomaru; il regarda ensuite comment l'individu s'éloignait furtivement se perdant dans la foule.

Un peu plus loin, agitation; des rires tumulteux... pause... rires tumulteux. Un group de garçons et de jeunes filles qui, d'après les cheveux longs et les vêtements en désordre, semblaient être des étudiants, gais et tapageurs, toujours prêts à plaisanter, chargés de skis et de sacs à dos jusqu'à ras, au-dessus de leurs anoraks rigides. Toute sorte d'individus allaient et venaient tout autour de lui. À cause de la chaleurs étouffante, il s'arrêta devant un kiosque de boissons rafraîchissante. Pourquoi ne vient-elle pas? Essayant de la découvrir dans la foule de voyageurs, son regard s'arretait quelques moments sur les visages de toutes les femmes qui passaient devant lui.

L'air était saturé de toute sorte de mauvaises odeurs, le quai bondé de bagages et d'une foule grouillante.

La dame, en pardessus gris, déboutonné, marchait à petits pas, s'approyant avec précaution sur les hauts talons de ses souliers, frayant un chemin sur le quai, suivi à quelques mètres seulement par un monsieur solide et grand, portant une valise, et qui était descendu du même train. L'homme donnait l'impression qu'il profitait de la brèche ouverte par la dame, comme du lit d'une rivière qui sépare les montagnes. Le speaker annonça plusieurs fois de suite, d'une voix agréable, les départs et les arrivées après un signal musical.

– ...Descendez des vagons, s'il vous plaît! c'était tout ce qu'on pouvait entendre.

Pomaru, avait des vêtements poussiéreux, des souliers sales qu'il n'avait pas cirés depuis qu'il les avait achetés et, sur son visage, la sueur se mélait avec l'enduit gras. Il avait oublié qu'il n'avait mangé à midi et s'étonnait qu'il eut faim.

Dans une chemise d'été et la barbe fraîche rasée, le grand monsieur portant la lourde valise et tiré à quatre épingles, passa devant lui. Il voulait donner l'impression qu'il était calme, concentré seulement par le poids de la valise.

„Comme il est idiot, cet homme qui porte une telle valise!" pensa Pomaru le regardant longuement. Quels trucs aurait-il dedans? Moi, quand je pars en voyage, je me ne charge pas de toute sorte de baga-

telles! L'instant suivent, Pomaru fut le témoin d'un événement qu'il n'allait jamais oublier.

La dame en pardessus gris déposa sa valise sur le quai et fit quelques pas vers le guichet de renseignements.

Il vit le grand monsieur poser par terre la valise noire, sophistiquée, aux montures métalliques à côté de celle de la dame. Maître de lui, comme si c'était tout à fait normal, celui-ci pressa sur un bouton, la partie inférieure de l'enorme valise s'ouvrit et avala purement et simplement la petite valise. Pomaru en demeura stupéfait. Il resta un temps cloué sur place. Tout s'était passé si vite, que personne, hors Pomaru, n'avait saisi la manoeuvre.

Comme si rien ne s'étant passé, le monsieur avec la grande valise, jouait le rôle de celui qui attendait quelqu'un. Sur son visage on ne voyait aucune trace de tension.

Quelques instants après, la dame en pardessus gris, après avoir cherché sa valise des yeux, se mit à crier et à se lamenter:

– Ma valise, on a volé ma valise! C'est ici que je l'ai déposée, tout près de cette grande valise. Monsieur, peut confirmer mes dires.

L'homme hocha passivement ses épaules et continua de rester sur place, en regardant de temps en temps sa montre, laissant comprendre à ceux qui l'observaient que celui qu'il attendait était en retard.

La dame, désespérée, continuait de crier, attirant autour d'elle curieux d'apprendre ce qui s'était passé. Elle se mit à sanglater. Les torrents de larmes coulaient sur son visage.

Nae Pomaru, qui entre temps avait repris ses esprits, regardait sans accepter de croire ce qu'il avait vu de ses propres yeux. Il pensa „si vous saviez que votre valise est à l'intérieur de l'autre grande, à deux pas!...". Justement quand il se décida de se diriger vers la place en question, un homme étrange le pris légèrement par le col de sa veste et lui murmura discrètement à l'oreille:

– Hé toi, tu en as trop vu!Fous le camps, si tu ne veux pas avoir des ennuis!

Pomaru essaya de se libérer, mais l'individu, le serrant plus fort, lui dit, en lui conseillant des yeux.

– Regarde derrière la colonne qui se trouve devant toi.

Quand il daigna regarder, il vit une personne en pardessus blanc et chapeau noir, appuyé et fumant avec calme et mesure, comme un

Anglais, le regardant fixement à travers la fumée de son cigare. Il comprit. Il se retourna et assista, à distance impuissante, la scène.

– Ne fais pas de bêtises!

La dame lui faisait pitié et il aurait voulu l'aider mais ça lui était tout à fait impossible.

Pris par le tourbillon de la foule d'indiscrets, le monsieur avec la grande valise s'en alla, de la façon la plus normale, à ses affaires. Bientôt la police de la gare arriva au lieu de l'incident. Mais comme on dit, il y a loin de la coupe aux lèvres.Dans une telle agglomération...

Pomaru resta encore un temps sur le quai et puis entra dans le restaurant.

Sur une table il aperçut un chapeau noir et il se souvint du type complice; pour se convaincre, il laissa tomber par terre quelques monnaies et se retourna pour les ramasser. Non, il ne s'était pas trompé. Le train de Timisoara venait d'arriver.

Il ne prétait aucune attention à ce qui venait d'arriver. Il attendait avec émotion sa femme qu'il n'apercevait pas. Sur le quai bondé, on se déplacait assez difficilement en sens inverse. Une joie folle s'empara de lui: avec quelques petits bagages à main sa femme radieuse s'approchait de lui.

– Que je suis heureux de te voir chérie!

– Si tu savais combien j'ai attendu cet instant, moi aussi, mon cher!

Après quelques formules de politesse et quelques embrassements artificiels, ils se mirent en route à pieds cherchant des yeux un taxi.

Il était heureux de pouvoir passer quelques jours ensemble, après beacoup d'heures de travail supplémentaires au bureau.

Ainsi, ils avaient peur de lui qu'il ne fit pas son étonnement quand il vit, à la station de taxis le même chapeau noir.

Et il n'en dit rien à sa femme, au contraire il essaya de sourire; il se rappela quelques blagues, racontées par ses collègues, de bureau. Ils rirent tous les deux. Sa femme lui fit des reproches, quant à sa tenue. Elle lui demanda qu'il se fasse confectionner un nouveau costume et qu'il s'achète une autre cravate. Lui, au contraire, aprécia la coiffure, dernière mode, évitant quand même à pense qu'elle gaspillait l'argent. Ils marchèrent un bon moment ensemble comme deux jeunes gens.

Ils prirent la route qui menait à leur chambre louée à un vieil homme, sourd, située dans la banlieue. Malgré la distance qui le séparait du centre de la ville, il se sentait très bien ici.

– Monsieur, lui indiqua le chaffeur du taxi, une Dacia noire ne nous lâche pas d'une semelle.

Pomaru tressaillit mais il essaya de ne pas se trahir.

– Une simple coincidence, peut-être.

Un peu confuse sa femme demanda:

– Qu'est-ce qu'il vient d'arriver, chéri?

– Ah... non, rien du tout! hocha-t-il sa tête.

L'hôte, un vieillard ramolli et maigre, les lunettes sur le bout du nez, nettoyait dans une petite cour, de quelques mètres carrés seulement. Lorsque les deux entrèrent, la porte annonça leur arrivée un grincement aigu. Une fois dans la cour, ils se perdirent parmi des parterres, des broêtes, et des fleurs de toutes sortes. Ils saluèrent le petit vieillard qui, occupé, returna quelques mots de réponse. Julia regarda dégoute tout autour d'elle et fit quelques grimaces qui n'échappèrent pas au regard du vieillard.

– C'est comme chez nous. Nous n'habitons pas au centre de la ville.

– Tu as raison, c'est un peut étroit, mais c'est propre, dit Pomaru essayant de rassurer sa femme. Julia se glissa avec des mines de chattes jusqu'à un corridor ombrageux et frais. Sur les murs: de l'humidité et des traces de moitissure parmi des tapis usés par le temps.

– Hélas, mon cher, comment peux-tu habiter dans de telles conditions?

L'homme ne lui répondit pas. Son allure fatigué, à cause de la vie monotone d'employé raté, avec les yeux cernés et les cheveux hirsutes, cachant quand même un mystère.

Le loquet, rongé par la ronille, grinça lugubrement, en lui donnant mal à la tête.

Lorsqu'il ouvrit la porte, de l'intérieur de la chambre un air emporta de toute sorte d´odeurs: de plats non-laves et surtout de linges sales que Pomaru avait jetés dans un coin de la chambre, en attendant les porter à la buanderie. Il avait l'habitude de s'en acheter plusiers de changes et il les pontait à tour de sôle.

Dans sa modeste habitation, le strict nécessaire: un lit, une table, une chaise. Une simplicité portée à l'extrême. Il gardait ses habits dans une malle en bois en les poudrant de naphtaline.

Il ôta sa veste, sa cravate et les accrocha dans un clou fixé dans le mur, pendant que Julia jeta son sac à main sur la table et se laissa tomber sur la chaise.

L'homme leva le rideau – un journal jauni par le temps, laissant entrer le soleil dans la chambre. Il pensa que Julia était complétement deçue de lui depuis qu'il avait déménagé dans la capitale.

Le soleil s'était déjà couché, et la fraîcheur de la nuit se faisait sentir. Peu à peu, la petite chambre de banlieue fût envahie par l'obscurité. La femme prit une housse et s'en couvrit les genoux nus. L'homme, en un maillot sale, déchiré par endroits, entra tenant dans ses mains une petite cuvette en aluminium avec de l'eau prise à la pompe de la cour. Il la déposa sur le lit.

Pendant qu'il allumait la mèche d'une vieille lampe à pétrol, il expliqua à sa femme que l'installation électrique était déteriorée à la suite d'un court-circuit produit au réseau.

Avec des mouvements lents, mécaniques, il prépara la mousse nécesaire, puis il se mit à se raser. Il se regardait dans un miroir de dimension moyenne.

Julia avait vecu des moments de peur, terrifante. Elle avait oublié son enfance chez ses grand-parents, à la lumière de la petite lampe paysanne. Et elle pensait: „Voilà comment vivent certains gens encore!". Elle ne bougeait pas et regardait avec stupeur l'effort que l'homme faisait pour tenir d'une main son rasoir et de l'autre le miroir. Elle voyait qu'il se débrouillait avec difficulté, mais elle ne voulait pas l'aider „Comment avait elle fait se marier avec un tel homme?" Surtout qu'il passe la plupart de son temps au bureau. Pourtrant heureuse qu'ils n'avaient pas d'enfant. S'ils lui resemblaient, je ne sais pas ce que je ferais! L'homme avait observé que sa femme était découragée et il essayait de distraire son attention. Il essayait de détourner ses pensée, en lui parlant entre deux coups de rasoir. Les grimaces, qu'il faisait dans la glace, la manière de gonfler ses joues, de se tenir par le nez et de se couper la moustache, semblaient bizarres à la femme. Par-ci, par-là, il s'était coupé et l'écume blanche s'était mêlée au sang. Il avait

beaucoup de cicatrices après le rasage et maintenant son visage était ridé et plein des traces de variole. Elle tourna la tête de l'autre côté, ennuyée par l'éloquence de l'homme.

Elle n'avait plus le courage d'ouvrir la bouche. Tout lui semblait bizarre, hors du commun. Elle pensa qu'elle était obligée de se coucher dans ce lit avec un homme vulgaire, sans élégance . Par dessus tout, il avait commencé à perdre aussi ses cheveux. Elle n'avait aucune envie. Pomaru avait deviné les pensées de la femme et considerait qu'il lui sera assez facile la convaincre de rester le moins possible. Mais il la laissa faire le premier pas:

– J'ai froid! dit celle-ci en temblant de froid.

– Veux-tu encore une couverture?

Elle s'imagina une nouvelle crasseuse et lui répondit dégoûtée:

– Mais alors qu'est-ce qu'il reste encore pour le lit?

– J'emprente une autre de notre hôte.

La femme refusa catégoriquement.

– Qu'est-ce que tu dirais si l'on faisait une visite à Gina? chercha Pomaru pour la consoler. Nous allons nous dégourdir un peu les jambes. Mon beau-frère est rentré hier de l'Allemagne. Il a tant de choses à nous raconter...

– D'accord, si tu veux... répondit-elle faisant la sainte nitouche.

L'homme avait fini la corvée qu'il accomplissait chaque semaine plutôt poussé par ceux qui le connaissaient. Il mit vite une chemise chiffonnée qu'il cacha, aux regards des curieux, par sa veste habituelle.

Puis, ils se mirent en route. Dehors l'air était plus tiède et plus agréable.

Pomaru rentrait chez lui tard le soir. Il devait marcher vingt minute, à pied. Il pouvait réfléchir à tout ce qu'il avait vu. Il ne s'en étonnait pas du tout. Iulia avait inventé quelques prétextes, qu'elle n'avait pas vu, par exemple, Gina depuis leur enfance et qu'elle voulait raconter avec elle des souvenirs, que Bibi l'amusait beaucoup, etc.

Il n'avait pas insisté. Il avait fait seulement semblant de regretter. Les ronflements du vieillard déchirait le silence profond de la nuit. La porte grinca lungubrement dans la nuit dense. Tout semblait bizarre. Il allait à tâtons parmi les parterres de légumes. Il se heurta contre les marches de l'escalier et tressaillit. Il se rassura tout de suite. Il entra dans sa chambre. Devant lui, sur la chaise, était assis l'homme au cha-

peau noir. Pomaru ne crut pas à ses yeux. Il resta immobile. Il ouvrit les yeux tout grands, de peur. Cet homme serait-il peut-être un voleur moderne? Mais je suis si pauvre, que s'il vole quelque chose il porte préjudice à un autre. À cet égard il était tout à fait tranquille.

Il se fit courage et alluma la lampe.

–Qu'est-ce que vous désirez? reussit-il dire.

L'intrus l'invitait gentlement à s'assoire. Comme s'il avait été chez lui.

Pomaru s'y conforma. Il était intrigué, mais aussi curieux, d'apprendre ce qu'il voulait de lui. Il ne leur avait rien fait il ne voulait rien. Ils seraient idiots d'avoir peur de lui. Il ne pourait leur faire aucun mal, mais s'ils me donnent belle rosée?

Qu'il ne m'arrive quelque chose de pire. Et le vieillard... il est sourd. Si je lui flanquerais une giffle à l'improviste? réfléchit-il un moment.

Je n'ai aucune chance. Ils veulent peut-être se débaresser de moi. Des gouttes de sueur apparurenit sur son visage. Il pensa que dans la sémiobscurité de la chambre elles ne se percevoient pas. Il ne voulait pas laisser sa peur le trahir. Il voulait laisser l'impression qu'il était calme et pas du tout contrarié.

– Nous apprécions votre silence!

Il parlait rarement, en accentuant certains mots.

Il lui tend une liasse de billets de cent francs, pour lesquelles un employé aurait passé de longs mois travaillant au bureau. Pendant un moment la tentation le poussa de prendre les billet, mais il retira à temps sa main.

Probablement il lui demandait certains services en échange.

– Je ne reçois pas d'argent des inconnus! D'où savoir...on l'a volé peut-être?

– Je vois que tu es un type intelligent et nonconformiste. Mais prends-le! C'est ton droit!

– L'homme, qu'était si haut qu'il pouvait toucher le plafond, se mit debout.

Pomaru demeura interdit. Si l'intrus lui donna-il un coup de poing? Il se félicitait d'être rentré seul chez lui. Sa femme se serait évanouie. Et elle l'aurait pris pour un lâche. Il sais qu'elle n'avait pas une trop bonne opinion sur lui. Elle le considérait comme un pauvre employé raté, bien qu'il eût fait, lui aussi, des études supérieures. Cela parce qu'il travaillait

dans l'industrie. Mais en dépit de tout cela, son salaire était plus élevé que celui de sa femme, et à la fin des fins il habitait dans la ville. Et pourquoi se culpabilisait-il parce que les gens ne parlent que de professeurs, médecins, ou ingénieurs? Si son métiéer n'était pas populaire? Chaque fois qu'on lui demandait de quoi il s'occupait, il avait honte: souvent fois les gens lui disaient „et qu'est-ce que tu fais, de quoi t'occupes-tu?"

Il prit l'argent et le jeta dans la poche du pardessus de son visiteur inopportun qui attendait debout. Celui-ci s'en apperçut et il prit l'argent et le jeta sur la table parmi les pots et les tasses de thé, ensuite il se perdit dans l'obscurité de la nuit. Un vrombissement de moteur et la voiture passa à toute vitesse sous sa fenêtre.

Nae Pomaru reconnut la grande valise sur l'une des sièges arriè de la voiture. Il voulut compter l'argent. Mais il s'arrêta, ce n'était pas de l'argent gagné honnêtement.

Il pensa aller à la police. Mais, sûrement, il est surveillé et puis on lui avait graissé la patte. Il en était obsédé. Téléphoner ou non? Et l'argent, comment s'apliquer? De temps s'écoulait en défaveur de la police et peut-être en sa défaveur aussi . Il ne pouvait pas se décider.

„Je suis un lâche. Si je télephone, les bandits m'empoignent, si je ne téléphone pas, la police m'arrête. "Il ne savait pas où donner de la tête. Il pris le télephone. Il tremblait. Il leva le récepteur, mais sa main se mit à trembler. Il forma le numero. Il commença à balbutier. „Aa... looo?" La va-, va-lise"...

Le sergent de service, comprenant son émotion, l'aidait essayant de le faire parler.

„Oui, oui, oui!"... „une, une, une voi-ture Fo-rd"... On avait coupé. Il reposa le récepteur et se jeta sur le lit tout à fait accablé par la situation. Un état d'anxiété s'empara de lui. Il tourna la clé dans la serrure et éteignit la lumière.

Il s'agita toute la nuit; bien qu'il fût fatigué à cause des chemins parcourus pendant la journée il ne réussit pas s'endormir. Les étais froides et rêches et les oreillers incomodes à cause des duvets qui perçaient. Au milieu ils étaient devenus creuses et ils étaient tâchés de graisse jaune – noirâtre.

Nae se recroquevilla et réfléchit. Le lendemain il allait someiller toute la journée sur son bureau. De temps en temps il ira s'arroser le visage pour

se revigorer. Il se voyait déjà s'essuyant le visage et le front avec son mouchoir chiffonné. Alors il se sentait mieux pour quelques moments.

Il dormira depuis quatre heures de l'après-midi jusqu'au matin du lendemain. Une fois il a oublié de remonter sa montre. Et le lendemain s'est réveillé très dispos. Son chef, en dépit de sa réprimande, ce jour-là l'a remarqué. Et son chef, lui-aussi, someillait; mais le chef, oui, il ne sommeille pas, il se repose! Il ne mange pas, il se nourrit! Il l'agace toujours avec ce travail-là. Dès qu'il a changé des lunettes, il a un autre point de vue'.

S'il n'avait pas obéi à son chef de bureau, ses travaux se seraient bien déroulés. Mais conformément à l'article no. 1, le chef a toujours raison, et quand il n'a pas raison on use toujour de l'article no. 1. Oui, les gros poissons mangent les petits. En échange, il tient toute la journée des séances. Si on sait quelque chose on se met au travail, si non on organise une séance et on apprend les autres comment le faire.

Les garçons l'appellent Bitu, mais il ne le sait pas. Quand les hommes ont peur de toi, on n'arrive jamais à connaitre son surnom. Bitu s'est accidenté au pied et il vient s'appuyant sur une béquille: la direction du bureau boite...

L'homme, qui n'arrive pas se réaliser et qui n'a aucune passion, se met à boire ou reste passif à tout ce qui se passe autour de lui. Pomaru faisait partie de cette deuxième catégorie. Il était devenu d'une indifférence totale. Personne et rien ne l'intéressait. Sa femme non plus. Il s'était marié seulement pour être bien établi comme tout le monde et maintenant, observant la différence existant entre eux, il s'en était éloigné d'avantage; les relations entre eux étaient tout à fait amicales. Une fois, il avait voulu même divorcer; mais il était trop fatigué, ennuyé, pour couris les tribunaux. Au fond, à quoi bon? Il ne pouvait plus s'appeler vieux garçon!? Il était presque tout le temps seul.

Il s'assoupit obsédé par ses pensées.

Le téléphone sonna fortement et Pomaru, surpris, bondit deshabillé comme il était. Il avait dormi la bouche ouverte et maintenant il avait la sensation désagreable de sécheresse. Il avala plusieurs fois de suite, essayant d éclairer sa voix en toussant. Un moment, il pensa à Julia, à l'idée qu'elle l'aimerait encore. Si cette idée pouvait être vraie, elle le sortirait de cette torpeur de burocrate. Évidemment, il se trompait; quant à Julia pas question d'une telle passion. Et surtout à cette heure? Pomaru

resta de nouveau interdit. Il avait peur. Pouvait-on l'ennuyer, pour avoir été, malgré lui, témoin d'une affaire louche?!

Et Julia, qui était venue justement maintenant. Mais, elle, peut-elle aussi se faire coupable? Non, il serait absurde de la méler aussi dans cette affaire. Il se voyait déjà enquêté par la police. C'était comme un ballon jeté des uns aux autres. Seulement, il est un être, un homme. Il n'avait pas de temps pour des complications.

... Comment? Il leur avait donné de faux renseignements? Ils avaient trouvé une valise?

Qu'il vienne à la police? Pourqoi?

Maintenant, il allait être intentionnellement confus! Il pensa à quitter, le plutôt possible, la ville. Il prendrait des vacances et irait à la campagne, à Vâlcea, il parlerait avec les siens, avec ses amis. Ses parents lui poseront la même question: Pour quand les neveux?, et lui, il leur répondra. „Attendez, on a encore du temps". Le temps s'était presque écoulé, mais il s'était habitué a cette formule et laissait entendre qu'il formait un couple parfait avec Julia. Il évitait les discutions sur ce thème, et quand il en était question, il essayait de le detourner.

Il descendit, préocupé par ses pensées, les pierres qui avaient formé il y a quelque années l'escalier, sans remarquer, la présence du vieillard qui s'était réveillé bien avant lui:

– Vous semblez un peu triste ce matin, monsieur!

– Aaa... il sentit avoir la gorge serrée. Rien! Vous savez, le sommeil.... dit-il sans tourner la tête, le regard laissé en bas.

À la porte il trouuva dans la boîte aux lettres une enveloppe. Qui lui écrivait? Personne, parce qu'il n'écrivait à personne. Il fut quand même curieux d'apprendre. „Qui pense encore a moi"? Il prit l'enveloppe, la tâtonna, elle lui sembla grosse. Il y sentit même un photo. Voilà, fit-il. Il l'ouvrit précipitemment. Une photographie en tomba par terre. C'était lui, recevant l'argent; au plan secondaire on observait une partie d'un pardessus. "Quelle photo?!"

Il se souvint qu'il avait reçu une somme importante. Quand il lut la lettre, il comprit très bien sa situation. „Monsieur Pomaru, si vous parlez...". D'où connaissaient-ils son nome?

Le ton de la lettre semblait ironique et menaçant. On lui parlait arrogamment. Il en était troublé et il pâlit; il tourna le dos au propriétaire.

En chemin vers la bureau il se sentit plus triste encore. S'absenter au bureau? En dix ans il n'avait jamais eu de retard d'une minute! Il se rappela les observations que le chef faisait à ceux qui retardaient. Il fallait donner un coup de téléphone, lui annoncer au moins.

Leur dire qu'il était malade, ou que sa femme l'est même. La maladie, c'est une excuse trop banale. Il leur raconta la deuxième. Et, d'ailleurs, c'était la vérité.

Il s'imagina la figure du chef et les chuchotements de ses collègues. Tout eu marchant, il arriva á l'arrêt d'autobus. Il monta dans le premier, sans jeter le moindre coup d'oeil au numéro; au fond, tous passaient par le centre.

Garçons encore sommeillant, dames fardées et ridées, qui se donnaient des airs de femmes... savantes:

– Chéri, ne pousse plus! Tu vas salir ma robe avec tes mains sales!

– Jeune homme, vous voulez que je vous porte sur mon dos? s'en prit une dame à un jeune homme, qui se retira d'un demi mètre en arrière, essayant de garder la distance, intimidé par les yeux de voyageurs.

À côté du chauffeur, quelques garçons très gais, montraient à tout le monde qu'ils connaissaient celui-ci, ils lui disaient de blagues auxquelles le chauffeur répondait avec exaltation.

– C'est tout à fait vrai?

– Allons, oncle Bébé, mets le pied sur l'accélérateur! lui disaient-ils. L'autobus, bondé, se mit en route. Le chauffeur éteignit les lumières à l'intérieur pour que les voyageurs puissent sommeiller encore! Pomaru, lui aussi essaya de dormir un peu. Il avait les yeux irrités à cause de l'insomnie.

– Donne-lui un croc-en-jambe, oncle Bébé, c'est jusqu'ici que nous avons payé! continuèrent ceux de devant quand l'autobus s'arréta au centre, pendant qu'ils s'ammusaient croyant d'éviter leurs rires, en se moquant. Il paraît qu'ils n'avaient pas de tickets. Il passa devant le batîment de la police, mais il n'osa pas y entrer. Il se faisait des plans, essayant de trouver des solutions pour qu'il serait soumis probablement à un interrogatoire par la police. Comment cela allait-il se passer? Il n'était jamais de sa vie entré à l'intérieur d'un batîment de police ou tribunal. Comme témoin, non plus. Il regarda sa montre et il se rendit

compte qu'il était déjà en retard. Au bureau, en cet instant-là, on signait le registre. Ah, il y a une signature qui manque! Voyons, qui est le retardataire, Pomaru? Il semblait être un homme tranquille et sérieux...".

Il avait tourné plusieurs fois autour de la police. Entrer? Ou ne pas entrer?... Au fond, un jour il serait questionné, à quoi bon éviter? Il mit avec émotion la main sur la pognée de la porte et entra dans un couloir; au guichet de renseignements il apprit le numéro du bureau où il devait se présenter.

Pomaru ne leur raconta pas la scène de la gare. Il n'y fit aucune allusion. Il leur raconta seulement, en détail, sa mésaventure avec l'étranger de sa chambre et les pria de n'en rien dire à sa femme.

La police avait arrêté la voiture signalée et elle y avait trouvé une valise ordinaire, un chauffeur ordinaire: sans chapeau noir, sans barbe.

– Vous serez tenu sous observation jusqu'à un nouvel ordre. Pour des renseignements faux vous serai puni.

– Ouiii... mais, seulement que...

– Quoi, vous croyez que nous avons du temps à perdre pour déchiffrer toutes les suppositions des citoyens!

– Mais, vous savez, je dis la vérité! Moi...

– Oui, certainement, vous avez raison! se mêla dans la discution un sergent-major qui murmura quelque chose à l'oreille de son supérieur. Celui-ci éclaira pour un moment. On l'envoya chez un psychiatre. Pomaru n'avait plus été depuis longtemps chez un médecin, surtout chez un neurologue. Sait-on jamais? Il y a encore des maladies inconnues, ou des maladies dont l'évolution est très rapide, sans avoir aucun mal. Il ne s'était jamais soumis à des investigations médicales; il était de ceux qui croyaient qu'une maladie trop étudiée, ne guérit pas, mais au contraire elle s'agrave.

Le médecin ne tarda pas a poser le diagnostique "psychopatie". Qu'est-ce que cela voulait dire. Il n'en avait jamais.Entendu parler de sa vie probablement il a raison. Si le médecin vièn̂t de préciser ce diagnostic... Voilà une justification pour son absence au bureau; il est souffrant et il souffre depuis longtemps, lui avait dit le médecin.

– Tu as eu de la chance de m'avoir rencontré. Je te guérirai.

„Si je n'étais pas malade, j'aurais manqué la chance!" conclut-il ironiquement.

Pomaru en sortit tout à fait ébloui. Lui, malade de psychopatie?... Il se palpa avec attention. Sa tête avait une forme un peu irrégulière.Quelqu'un lui avait dit: "Comme si tu étais un imbécile". Il marchait sur le trotoir parmi des visages anxieux ou pressés et des badauds comme lui; il ne voyait rien d'autre. Il marchait tout à fait indifférent à sa maladie. Quand j'en parlerai à Toni, il se mettra à pouffer de rire. Il aimait faire dans le spirituel. Mais toutes les blagues qu'il concevait, il les faisait sur lui-même. Souvent, c'étaient des blagues tristes. Mais il s'en amusait, comme si ses collègue s'ammusaient ou au moins souricient entendant ces blagues qui pour eux n'étaient pas tristes. Ils s'amusaient. Ils s'amusaient surtout sur le compte de la naïveté de cet homme, naiveté totale. Chaque fois qu'il se mêlait dans une discution, il manquait son coup. Il était chaque fois hors sujet. Quelque fois il se fâchait avec tout le monde et alors il se cachait dans la chambre et il lisait ou dormait toute la journée. Quand il avait été jeune, il avait des rêves très hardis, mais il y avait renoncé, à la longue.

Le premier insusccès l'a inhibé pour toute sa vie ultérieure.

Il a essayé de trouver une autre voie, mais le désespoir qui s'était emparé de lui le freinait. Réussira-t-il? Mais il partait dès le début avec „tu ne réussiras pas" et tout son élan se dissipait. D'autre part, sa femme le considerait avoir toujours la tête dans les nuages! Vis, toi-aussi comme tout le monde! Renonce à tes balivernes! Mais il avait ses idées fixes et personne ne pouvait l'en arracher.

Lorsqu'il arriva chez lui, le vieillard lui dit, qu'une dame aux cheveux teints, l'avait cherché. Elle était partie furieuse sans rien lui dire.

Comment est-ce qu'il réussissait à fâcher tout le monde? À peine était-elle arrivée, qu'il l'avait fâchée. Il se l'imagine lui faisant des repproches: tu n'es bon à rien! Tu n'es pas comme tous les hommes... Une autre te quitterait toute de suite!...

Tu ne t'intéresses qu'à ta personne. Mais, en ces moments, sa personne non plus ne l'intéressait, rien ne l'intéressait.

Dans sa chambre, éternellement ouverte, il trouva une valise: „donc elle voulait partir à la compagne et elle avait fait apporter ses bagages". Il éprouvait des sentiments bizarres: il se réjouissait et se sentait triste et seul à la fois. Elle ne pouvait pas être autrement, elle se fâchait à cause de n'importe quoi. Comment la faire revenir ?

Mais pouvait-il tenter une telle chose? C'était une femme incoruptible. En somme, c'est le temps de résourde tout.

Il tressaillit en se révigorant. Mais il n'était pas venu avec la valise. Et il ne s'en avait pas achété une! Elle ressemble à celle de la dame en pardessus gris. C'est la même valise, peut-être.

Furieux, il sortit de la chambre.

– Oncle, la dame qui me cherchait avait-elle quelque chose dans la main?

Le vieillard, surpris par la question, ôta ses lunettes et regarda de ses yeux grands-ovuerts la figure crispé de son locataire:

– Pardon... fit celui-ci portant ses mains en entonnoir à l'oreille.

Il parla plus fort.

– Je ne me rappelle plus... je ne crois pas... répondit étonné l'hôte de derrière ses grosses lunettes brisées justement au milieu.

Curieux et le coeur serré, Pomaru s'approcha attentivement de la valise et se mit à l'étudier. Il voulut l'ouvrir, mais elle était bien fermée. Il prit quelques clous et un canif avec le fer tranchant et s'approcha de la mystérieuse valise. Mais tout à coup le téléphone sonna. La même voix gentille, froide et autoritaire:

„ Je vous conseille de ne pas l'ouvrir... Il resta pétrifié. Ils avaient deviné ses intentions!

„Allo, qui êtes-vous?" demande Pomaru.

À l'autre bout du fil, la voix calme disait, semblant de ne pas l'entendre: „Je vous précise que vous êtes notre complice...".

„Moi? fit Nae. L'autre ne l'entendait pas, il continuait à parler comme un moulin. „Nous nous basons sur votre confiance. D'ailleurs vous n'avez pas à choisir".

L'employé n'objecta pas... Ensuite, ils lui demanderent de transporter la valise à une certaine adresse. Porteur? Qu-est-ce qu'il était? Il s'énerva et raccrocha le télephone. Dans le récepteur, se balançant d'un côté et de l'autre de la table, on entendit les derniers signaux: „N'en parlez à personne".

– Au diable! s'exclama Pomaru et sortit dans la rue en claquant la porte. Il se promena dans le parc, qui était tout près de la maison. Si sa femme divorce, réster célibataire ou se remarier? Mais est-il capable d'entretenir une famille? Et les femmes de son âge ont, certainement,

des enfants. Il devrait épouser une jeune fille. Pourrait-il la rendre heureuse? Non. D'ailleurs, il ne pourrait rendre heureuse personne. Rien ne le préocupe, lui non plus! La vitalité tient seulement à la monotonie de sa vie, à laquelle il s'est déjà habitué. Des pensées tristes lui passèrent par la tête. Si l'individu au chapeau noir a annoncé la police que la valise se trouve chez lui? Ils vont le mettre injustement en prison. Il est mieux qu'il porte la valise à l'adresse demandée et, ainsi, se tirer d'une afaire embarrasante.

Il voulut rebrousser chemin mais, comme il croyait aux signes, il pensa qu'il allait mal. Il entra dans une confiserie, vide cette après-midi, et demanda une boisson rafraîchissante. Un homme, qui semblait amorphe, était assis à une table voisine et sirotait gracieusemment, enveloppé par la fumée de la cigare, un café. Pomaru n'avait pas l'habitude de boire du café comme ses collègues de bureau. Deux ou trois personnes étaitent là. Seul, le chef ne buvait pas, parce qu'il était toujours malade; il avait voulu vendre sa voiture à cause des crises de nerfs, mais avare comme il était il avait demandé le même prix d'achat.

Nae se mit en route lentement, regardant fatigué à ceux qui passaient près de lui. Il marchait et il baillait. De temps en temps il portait sa main à la bouche.

„Je vais me coucher, ils peuvent venir s'ils veulent!" Quand il se retourna il tomba nez à nez avec l'homme de la confiserie.

„Bizarre coincidence! Il n'aimait pas cette espèce d'hommes qui passaient leurs loisirs dans les confisseries en buvants des cafés, et dans les cafés en buvant des boissons rafraîchissantes.

Le soleil envoyait sur les hommes, revenu de leur travail, ses rayons bruillants. Cette fois-ci on m'a manqué! se disait Pomaru, à la lois dépité et impassible. C'était un beau jour, avec un ciel immaculé, et l'air dilaté, par la chaleur de l'été. Pomaru calmait ses yeux fixant l'herbe verte et fraîche des parterres ou les vitrines des magasins. Il regardait tout, mais il ne voyait rien. Il essuya la sueur de son front avec des mouvements lants. De temps en temps, il jetait un coups d'oeil furtif à une femme plus ronde et entre deux âges. Il aimait les femmes entre deux âges. Il ne pouvait pas dire si cela était réciproque. Mais il n'osait pas en aborder une. Il était trop timide pour cela. Puis, il n'avait pas assez de temps pour elle et ni une trop bonne opinion. Au début, il avait

préféré les femmes intelligentes, parce que la beauté est éphémère. Maintenant, il voulait une femme belle et docile.

Il avait, quand même, peur des femmes parce qu'elles sont vilaines et ne peuvent pas se débrouiller sans mentir. Mais il sait qu'il n'a pas de succès parce qu'elles sont sensibles à la célébrité, et lui: un pauvre employé, sans aucune chance d'affirmation sur l'échelle sociale.

À un coin de la rue il rencontra un ami avec qui il s'entretenit quelques minutes. À peine s'il proféra quelques paroles. Il aperçut de nouveau l'individu de la confiserie, une serviette dans la main.

Je voudrais tout savoir: qui est cet individu, ce qu'il veut et par qui il est envoyé. Il est l'agent de la police ou des autres?

Il devait garder de bonnes relations avec la police et les bandits en même temps. Ou se déclarer, à la fois, contre les uns et les autres. Il pensa que ni les uns, ni la autrés ne l'intéressaient et il força le pas pour arriver plus vite dans sa banlieue. Arrivé chez lui, il se coucha et s'endormit tout de suite. Bientôt il commença l' investigation de la valise pleine de bijoux, que personne ne pouvait ouvrir, à l'exception de la dame en pardessus gris.

Tous ceux, qui avaient essayé de l'ouvrir avant lui, s'était électrocuté. Certains étaient morts sur place. Même celui avec chapeau noir et le grand monsieur de la gare. Lui aussi essaya de l'ouvrir, mais il s'électrocuta et se réveilla un criant.

Quand il regarda sa montre, c'était déjà le soir, au milieu de sa chambre, intacte encore, la valise. Il la toucha, puis, il retira vite sa main sans qu'il sente quelque sensation. Il se rendit compte qu'elle ne mordait pas'. Il n'éssaya pas de l'ouvrir pour ne pas faire croire qu'il s'était emparé de quelque chose de son contenu. Il ne croyait pas aux chimères, bien qu'eût entendu beaucoup d'histoires de ses grands-parents de Gorunesti sur des hommes pour qui les rêves se sont avérés réels.

Il se décida, quand mêne, de transporter „lă valise" pour se tirer d'embarras. Mais il se souvint de l'individu de la confiserie. Il ôta la housse de sa valise en bois et la mit à celle grise. Il regarda attentivement par la fenêtre et ne vit rien d'inquiétant. Il prix le premier autobus et s'eu alla tout accaparé par ses pensées. La place indiquée était une vieille maison, avec de grandes portes en fer. Si on lui tendait un piège? Il devait prendre tous ses précautions. Il jeta des regards fugitifs de

tous côtés et il ne vit personne. Il sonna. Il fut tout à fait stupéfait quand il sortit de la maison la dame qu'il avait vue dans la gare. Il s'attendait maintenant à n'importe quoi, il ne voulait plus réfléchir. Toutes ses plans s'avéraient être de vaines illusions. Il se consolait avec la nouvelle situation.

Il avait oublié qu'il devait aller au service. Il lui tendit donc mécaniquement la valise.

Celle-ci, sans bouger, la prit machinalement et lui claqua brusquement la porte au nez. Pomaru revint et respira calmement, soulagé d'une pierre noire dans âme et d'un poids dans les mains.

En se considérant déjà blanc comme la neige, Pomaru partit à pas lents dans les rues étroites, tortueuses parmi de vieux immeubles à plusieurs étages. Le regard perdu et le souffle précipité, il arriva au marché de la ville sans qu'il s'en aperçoive. Il s'était habitué à l'air empesté de la ville, mais cela ne l'empêcha pas quand-même de faire de temps en temps un tour à la campagne. Il en rentrait chargé de vin, d'oies, d'oignon...et tant de bonnes choses agricoles! Et les choses naturelles étaient beaucoup plus appréciées. Les volailles étaient plus pétulantes, les oeufs plus appétisants. Ici tout lui semblait artificiel. Quand il voyait la viande des poulets achetés aux supermarchés, blanche comme la chaux son coeur se soulevait.

Il prenait le déjeuner à la cantine de la fabrique, mais il ne touchait pas à la viande des plats. Il avait vu beaucoup de foires et avait vu beaucoup d'hommes qui marchandaient avec les paysans même pour cinq sous. Arrivant juste devant le restaurant „Le Coq d'Or", il lit la réclame de la vitrine: „Le Restaurant Le Coq d'Or tout à fait renommé a reouvert ses portes". Pomaru sourit. Il se laissa aller au gré de ses pensées et ne s'aperçut pas qu'il était déjà arrivé au centre de la ville. Il se trouva de nouveau devant le siège de la police, mais il ne décida pas y entrer. Il continua, tranquillement, son chemin. Quelqu'un venant à ses pas l'interpella sans ménagements.

Nae, intimidé au début, hâta le pas pour s'en échapper. Il essaya de se faire invisible pour son client entrant dans les magasins les plus fréquentés. L'inconnu laissait l'impression d'être très sûr de lui. Son allure lui permettait de poursuivre l'intrus sur une aire plus tendue d'action.

Nae monta jusqu'au dernier étage et s'égara parmi les étalages. Il constata qu'on ne le poursuivait plus. Il admira les articles sportifs, il essaya une paire de chassures addidas, puis s'intéressa au prix d'un ballon de football. Loin de lui le football, mais il essayait d'y rester le plus longtemps possible. Quelques clients le regardaient curieux quand il essayait les addidas. Il s'eu aperçut, mais ne les suspecta pas.

À côté de lui, quelques enfants essayaient des chaussures de sport chinoises. Sorti du magasin, il se sentit de nouveau tâlonné par le même individu. Il se dirigea à la hâte vers le siège de la police. Donc il n'était pas tiré d'affaire. Qu'est-ce qu'ils voulaient de lui? Il était épuisé, le coeur lourd. Il entra dans l'immeuble. L'individu sur ses pas. Je me trompe peut-être de l'immeuble? Ce n'était pas possible. L'enseigne était écrite au fond avec des majuscules. Aurait-on changé d'immeubles? Il passa près de quelques moustachus en uniforme. Il retrouva un peu de son calm. Bien que derrière lui l'inconnu l'invita d'une voix ferme dans son cabinet de travail. On le firent parler. Peu de temps après il avouait tout. C'était comme dans une scène de film.

Nedelcu l'observait ennuyé. Il ne croyait rien de toutes ces histoires fantaisistes. Il fumait beaucoup et regardait en fermant à demi les paupières essayant de surprendre la mimique de l'interrogé. En fin de compte il ne put supporter toutes ces ssottises. Il haussa la voix, cria même plusieurs fois, en écoutant sa voix sonore qui se heurtait aux murs étroits et en revenait.

Le cabinet se remplit de fumée et Pomaru de colère et d'une toux spasmatique. Il devint indifférent ne s'intéressant plus à rien. Il oublia aussi les répercursions de son absence au service, comme s'il s'absentait depuis toujours.

Il parlait sans prêter attention à ses paroles.

S'il s'absente encore une journée l'on résilie son contrat de travail... Que fera-t-il après? Il n'y avait jamais pensé. Pour le moment, cela ne l'intéressait pas. Il sentait son cerveau serré comme dans un étau.

– Que pouvez-vous nous dire sur le télégramme ? Pomaru crut qu'il n'avait pas bien entendu. Il resta sans mot dire. Ses pensées étaient confuses et ses sentiments amorphes. Il se rendit quand-même compte que c'était à lui qu'on avait adressé la question. Il sentait tout son corps vidé de sang. Mais ses yeux étaient irrités à cause de la fumée.

"Quelle stupidité!... Quelle hypocrisie!"... put-il encore penser.

– Voulez-vous nous la lire, à nous aussi?

Nae regardait de travers aux lignes de chiffres, placés en désordre, de temps en temps alternant avec des lettres; ensuite, des signes étranges et en bas une signature bizarre. Il ne pouvait pas lire ces bêtises. Il se concentra, en fin de compte, et se mit à lire à haute voix:

„...17, 20 10 A B Y D 8 100 42, L... un signe... A".

– Assez! Ne fais pas l'idiot, ne joue pas avec nous! C'est nous que tu tiens des prêches des romans policiers? Pomaru en rougit davantage. La sueur s'écoulait sur son visage.

Il faisait des efforts pour se rappeler qui étaient ceux qui voulaient lui faire du mal. Il avait assez de collègues qui faisaient de mauvaises plaisanteries. Une fois il avait trouvé une grenouille vivante dans le tiroir de son bureau et sur le moment il avait eu peur. Il n'ai jamais appris qui était le coupable, mais il soupçonnait Toni, qui aime faire l'intéressant. En fin de compte il s'était habitué à leurs grossiéretés. Mais celle-ci lui était expédiée de l'étranger!

Encora une mauvaise plaisanterie?

En ce temps l'officier reçut un coup de téléphone et écoutait tout absorbé, jetant de temps en temps un coup d'oeil significatif à l'accusé.

Nae Pomaru se rendit compte que l'on discutait de lui.

– L'histoire avec la maison du 31 bis de la Rue des Fleurs, ne tient pas. L'immeuble n'est pas habité!

– Bien, mais moi, je...

– Vous y allez un peu trop fort! s'adressa d'un ton dur l'officier. Parlez d'une façon plus claire.

Pomaru sentait qu'il allait mourir ayant la justice de sa part!

L'officier murmura quelque chose à qui prit l'inculpé par les épaules et le jeta dehors.

– Ne le perdez pas de vue!

– Pomaru était ahuri, sa tête tournait. Ce qui venez de se passér avec lui ne l'étonnait plus. Pourquoi ne l'avaient-il pas arrêté? Pensa-t-il:

– À la fin des fins il avait reçu un télegramme de l'étranger. Qui sait ce qu'il cachait, ou ce qu'il devait faire. Il était sûr qu'il aurait plusieurs agents sur ses traces, qui allaient l'épier discrètement.

Au fond, cela ne le dérangeait pas, parce qu'il se sentait tellement seul! Il en était obsédé.

Il donna libre cours à son imagination. Où était Julia en ce moment-là? Elle méritait, peut-être, un mari meilleur que lui. Il s'imagina persécuté du sort, pendant qu'il parcourait le chemin qui menait à sa maison, maintenant surveillée par tant d'agents de la police.

Au début, la dame, qui portait le pardessus gris, dans la gare, s'évanouit, mais étant étrangère elle n'avait pas de temps pour des émotions, et elle a foutu le camps. La situation, dont elle était devenue à l'improviste l'héroine, l'avait consternée.

Un étranger avait abordé la dame et lui avait donné d'une façon très naturelle la valise, comme si c'était elle qui l'avait prié de la transporter. Comment avait-t-il eu le courage d'aller dans cette maison abandonnée? Il ne pouvait se l'imaginer. Avait-elle été capable d'un tel courage? Un temps il avait pensé d'abandonner la valise quelque part et d'éviter les complications.

Pressée et curieuse, elle ouvrit la valise d'un vert pâle. Elle lâcha la poigneé de la valise et le contenu se dispersa par terre. Elle chercha le papier sur lequelle avait fait l'inventaire des choses. Elles fouilla partout, très attentive, mais elle ne trouva rien qui manquait. Sous le journal étalé au fond de la valise elle trouva aussi l'argent. Elle le compta trois fois avec impatience; cinq cents. Rien n'avait disparé. Elle en fut tout à fait frapée, mais son visage s'éclaira. Elle était très contente au fond que rien de ce qu'elle avait acheté se manquait pas.

En voulant abandonner le papier, elle observa sur le dos du billet quelques lignes désordonnées écrites à la hâte.

Elle l'aplatit avec soin et y put déchiffrer:

„Au diable, qui est-ce qui t'a donné le pardessus gri?

La femme n'y comprit rien, mais ce n'etait pas son affaire à elle.

Elle jeta finalment le papier, roulé en boute, à la poubelle.

# CONTINUITÉ

De leurs flûtes d'or ont filé les vieillards
des quenouilles infinies de patois roumain
et cocarde tricolore aux âmes ils ont attaché.
Les greniers sont bourrés de temps ancien.

Coulent les heures froides des temps passés
vers la limite chaude du jour infini.
Des sources longues de bras sont captées
à notre hydrocentrale pays.

# MIORITZA [1]

Descendent les bergers à la plaine
directement de la ballade.
Les agnelles retournent à leurs doïnas
et tintent de leurs sonnailles
tintent de leurs sonnailles
    les odes de la langue roumaine.

À la bergerie, les chiens aboient leur silence,
silence, silen –

Descendent les bergers des montagnes
directement dans nos coeurs.

[1] Agnelle

# LE GRAND MUR ROUMAIN

Notre monnaie de change
est le vol

Homme près de l'homme,
fleur près de la fleur,
travaillons au Grand Mur Roumain
du Progrès.

# À UN BRIN DE CAUSETTE AVEC M. SORESCU

Je pris l'autobus de Craiova et je m'en allai
au-delà de la colline chez moi, à Bălcești.
Je passai par Bulzești de Marin Sorescu
et je le saluai respectueusement en un seul pied
dans l'agglomération de l'autobus et
tout transpirant de chaleur.

Dieu et Saint Pierre
étaient assis sur une pierre de frontière
et regardaient
    devant eux, en bas
comment passaient
des femmes jeunes la lune dans leur seau et
des vieillards avec de gros bâtons noueux.
chiens étourdis.
Nous passâmes près de la colline de Prăzaru,
pleine de chevaux, de cavaliers, et de garçons fiers,
nous arrivâmas au caboulot chez Chirțu.
Je rencontrai les Fleașcă, les Flețu, les Mitrofan
et les autres
Et au-delà du ravin
oncle Florea labourait la terre, Mitruța chantait.

[1] Écrivain roumain classique contemporain (1936-1996)

Vinrent à Balceşti de Boghea et Frăţila
femmes et hommes qui avaient parcouru à pied
borne distance
Je rencontrai à l'occasion de la fête Saint Ilie, à la
foire, à Otetelişi Marin Sorescu
et nous nous mîmes au bois pour un brin de causette,
sur le bord de la rivière Olteţ.

# LA PLUS HAUTE CÔTE DU DESÉSPOIR

Des mots réservés, adversaires du pouvoir, mendient aux coins de la littérature
Le chevaleresque se trouve dans une grave crise de fidélité
Des impôts ont été mis sur les paroles d'espoir payés en lourdes années de prison. Les chaînes des thèses partiniques ont inféodé le pays d'un bout à l'autre
L'esprit intrigué par l'évasion dans l'irréalité immediate a été sérré avec des douves brillantes de promesses et de slogans. La logique a été tournée à l'envers, en se heurtant aux barrages abusifs. La conscience a été hissée dans la colonne vertébrale du vide, en modérant son independance, en se moulant dans la matrice de l'idéologie étroite, serrée dans les sangles des plénieres et de conférences de l'inutile, exilée en elle même, étrange d'elle même, adhésive à l'inhumaine
Une théorie obscure, mais opposée à l'obscurantisme. Transcendentale mais opposée au transcendentalisme. Tassée abusivement et à cause de sa rare non – compréhension, avec bonne volonté l'ininteligible anéantissant le milieux, conformément à la doctrine manihéiste
Le monde est gouverné par deux principes, celui du mal et celui du pire. L'entropie de l'ego dans un

collectif dépersonnalisé
La décision de la non-création individuelle. Le contrôle périodique de l'esprit. Le temps fermé dans une forteresse coule comme une goutte d'eau croupie
Exister signifie une lutte permanente avec la survivance
Le réel transformé par réduction en phantasme. Athéisme iconoclast
Douleur invisible
Haine tendre pour les prochains, idéologie brute
Des souffrances non-inventoriées, non-identifiées, générales
Génocide spirituel
Chute dans le vide
Je tiens périodiquement un journal de la souffrance métaphysique, des douleurs irréeles et inconventionnelles
Chaumer en poésie, avec des sentiments mutilés mimant la vie apparente
Ma réclusion lirique dans le lourd cachot de l'esprit
L'éthos roumain diasporisé dans les îles d'une civilisation ancestrée dans le monde. Saison théâtrale de supplices supplémentaires, narration timbrante à l'unison d'un peuple entier, la voluptée de la défaite morale sur tous les plans situés au-delà du bord de la joie
Un chopin roumain conduit la marche funèbre du pays vers le cimetière de l'histoire
Des prières forcées, adressées au parti, exprimées agenouillés, avec les larmes de l'illusion ruissellant sur des joues d'efant
Oiseau avec la mort sur les ailes, tournant autour de la lumière
Il n'éxiste plus le soleil, mais seulement un nietzsche communiste
D'une fosse, les pleurs de kierkegaard se sont

soulevés en désespérant encore une fois
La tranquillité se trouve en amère agonie. Le silence
artificiel sent la rouille et les heures immuables
avec du sable dans la bouche
Ainsi avait-il dit „Zarathustra"
L'impersonnalisation de toute tendance à sortir du
tourbillon confus
L'intangible des rayons de lune dans l'enfer local
L'aurore qui ne veut pas se montrer
Les matins menacés par la disparition due au manque de
lumière
Des étés interdits dûs à l'excés de la chaleur
torride, rouge
Le régime s'est fait de la religion une anti-réligion
Des révérances profondes aux divinités terriennes de
la famille présidentielle
Narcisisme ténébreux encouragé par le pouvoir
Tombes qu'on creuse aveuglement dans le sous-sol des
théses, la sortie à la surface est fatale
Les chauves-souris à travers la cave des paroles
Le labyrinthe de la bureaucratie d'état. Digue contre
la personalité
On s'arache des yeux le désagrement de voir
différement
Nous nous coupons l'ouie par cris de mort lente
La thérapeutique de s'habituer avec l'imaginaire
La folie des lettres folles du chef fou
Surréalisme au lieu de réalité

la marche noire
la marche poussée
la marche couchée devant le dictateur
la marche en solitude
la marche sans pieds
la marche d'animal à quatre pattes
la marche arrétée sur place

la marche en troupeau
la marche non-marche, perdue dans le néant
la marche sur la tête pour apercevoir le monde acéphal
la marche sur le ventre
la marche en moînes devant la tribune officielle
la marche defilée pour l'intimidation
la marche en ombre
la marche à l'écrevisse
et la marche à califourchon du nain tiran sur la bosse du pays
la marche continuelle vers la poubelle du siécle

Nous voyageons vers le centre de l'impossible
Le vent éparpille la lie de la société
Le seuil absolu
La tolérance humaine a été touchée
Le fil mince de l'histoire rouge sera interrompu
Des hommes nouveau oligophrènes sans mémoire, sans cervelle, sans conscience. Drame collectif créé par un auteur autoritaire avec le léxic réduit des idées servantes, des mensonges du mensonge menteur
Les citoyens trouvent une forme d'inéxistence, la structure d'une république non-structurée envahie par de mauvaises herbes, la hagéographie infinie des dirigeants inéluctables par la sacralisation de l'impudique
Le réel est moins réel
L'art est plus politique
L'illusion plus volumineuse que l'illusion
Les tabous tous plus tabous
Les beguilles de l'idéologie vomissant sur la tête des hommes
Le dirigeant est le Dieu auquel appartient la vérité (rien d'autre n'est vraie)
Sens non-cartésiens

*Leitmotive*

L'excés verbaliste, policier, nous luttons comme
Georges Bataille en vain contre les moulins à vent
Incarcération idéologique, persuasive. Alcoolisme
verbal des soûls avec du pouvoir sentant de trés loin
la propagande légère, filmée brutalement
La population distribuée dans un théâtre grotesque,
dirigée par un metteur en scène dément
Des personnages qui font de la figuration à travers la
vie
Des images halucinogènes
Des monstres humains descendant l'échelle de
l'évolution biologique des animaux humains
La doctrine marche avec les bottes nazistes dans la
rue avec des casquettes bleues
L'artillerie festive des slogans et des homages non-
mérités
Des projectiles de mots collants comme la trace de
l'escargot.
Le seul moyen de monter étant la chutte
La route à contre temps individuel
Bonheur improvisé, substituteurs de la petite joie
quotidienne
Théorie fatale hilaire
Vie métamorphosée dans la mort du temps de la vie même
Des illettrés auto-proclamés professeurs, docteurs,
ingineurs, academiciens
Des génies avec la raison ancestrée par le joug du
pouvoir
Des volontés décomposées comme la crotte entre le
delaissement et l'ignorance
La poésie supppliquée dans la cage du parti
Chante avec une voix bourbière
Nul n'a de place à cause des autres
N'importe quelle sortie explose de soi-même
Dépossession de manuscripts et pensée. Bouleversement
des bouleversés

Gelés sur la canicule des rugissements de la tribune
L'imoralité circule dans les rues à une vitesse vertigineuse
Les queues des lettres sont croquées
Idéal brumeux au-delà de l'histoire
L'étroite lueur de l'espoir filant suffoquée par les tisons
Les vrombissements de nos esprits en crescendo prisonniers d'eux mêmes
Le ralentissement de la méditation indépendante
Urgence d'extrême urgence
La toxicomanie des séances de parti
L'inutil de l'inutil des conférences hideuses et anodines
Des biographies inventées pour les dirigeants
De l'aggrégation de la passivité générale des bavards muets
Pharisiens à tous les coins de l'histoire des mondes et des anti-mondes qui se provoquent
Jilava (prison) de l'esprit hérétique et POARTA ALBA et AIUD
Le dirigeant a la diarrhée
Isolement intérieur à l'intérieur de celui général
Il nous sort par les narines
Traitrise de soi-même
Les vers ont été frappés par l'épidémie
La rébélion contre toi-même
La réduction de la consommation de liberté. La politique nous entoure les âmes avec des sentinelles en bivoique
L'aridité présentée avec l'affection des divagations autour de l'inaccessibilitée, le doute de l'explicite
J'écris, crispé, égal à l'abscence de moi-même, au-delà de l'attention des surveilleurs de la circulation de sang, délégué à la réalisation du poème de lui même, pour soi-même, dans une forteresse de la pierre séche

*Leitmotive*

Défendue par les militaires des lettres
Le blocage des artères de l'esprit et de la
respiration poétique, l'anormalisation du quotidien
La démolition de l'intelligence
La violation de la poésie
L'obscurantisme des directives clairvoyantes,
investisseurs de la peur, la non-rentabilité de
l'industrie non-rentable
Le réseau de l'idéologie totalitaire, l'intolérance du
tolérable
Des habitants inébranlables avec le dos courbé,
parlant à la maison à voix basse
Pays avec des hommes malades à cause de la terreur qui
flotte dans l'air invisible. Chacun désespère comme il
peut, interdisant les gestes exterieures, il-y-a deux
mondes séparés par un corp affaibli
Les gérontocrats sclérosés qui on oublié de mourir
La flamme se rétracte dans l'âme vivante comme
l'escargot dans sa coquille
Des sourirs infestées par la tristesse sur les lèvres
bleues, brulées par l'envie, auto-enquêtés
Hyperréalism utopic
Alluvium idéologique à chaque pas, des imitations du
pays voisin, l'extermination de la parole
L'incisivité de la médiocrité ambitieuse,
l'émancipation de la souffrance
La dignité de la loi des mensonges
Morphologie bombastique
Vie d'hermite en collectif
Les arraignées des discours officiels
Une invisibilité désespérée nous entoure
A la place de l'instruction, on pratique la
rééducation
Osmose permanente entre le vrai et le faux
L'humour noir triomphe
Les idiomes du language de parti

„Nul n'a raison", en paraphrasant Hegel. „Personne ne sait rien"
„L'univers n'est pas contradictoire", en niant Lupasco"
„La vérité est unique et partinique, pas infinie, il lui est reconnu l'irrationnel promulgué par le system social, moins près que Kierkegaard, Nietzsche, ou Bergson
Nous avançons vers les autres
Embargo spirituel
La sortie de l'esthétique, l'autochtonisation de l'internationalisme
Le protocronisme du synchronisme
Des marginalisations d'enseignements, inondations
Des frémissements d'hommes
Des incendies
Des désarticulations
Des nudités gouvernementales, exacerbations
Des airs baroques présidentiels
Des voix stridentes
Des gémissements de la profondeur de la terre
Des sentiments forcés, poussés dans l'impossibilité
Des esprits brumeux
Des descentralisations morales
Exotisme local
Emotionisme hypocrite
Des collectionneurs d'échec. Expositionnisme ridicule
Bégayllage verbal
Organiseur de la crainte organisée.
Des discordes régulières.
Sans solidarité en masse.
Les tempêtes sociales se cassent aux alentours
La fin en fin continue sans fin
Editions d'oeuvres incomplètes diffamées
Des impédiments artistiques révoqués
Le démonisme du discour
L'abdication de consciences ramollies
Des excès idéologiques batis

*Leitmotive*

Une statistique incandescente
Hypocrisie enrouée
Tomberons d'idées devant le cimetière de la justice étroite
Voyageant au bout du petit infini, au long du souterrain de la pensée ambigue
Homo animalicus faisant le chien couchant vers le parti
  des applaudissements forcés
  des applaudissements dirigés
  des applaudissements enregistrés
  des applaudissements à la scéne fermée
Le fou passe
en charette de soir
il fait nuit en sang
et il pleut sans pitié
les fenêtres de l'esprit sont dans l'agonie de la mort
la pendule sonne trois fois
l'édredon chaud et l'oreille volent dehors par les vents affamés, nus et opprimés
Ils ont accablé nos épaules tant qu'ils ont voulus
Et ils nous ont crochés et nous ont battus, et chien nous leur fument
Le fou passe
comme un fantôme
  les sirènes à gauche
  les sirènes
  les sirènes
des mains avec des menottes applaudissant dans les premieres lignes du désespoir
La jeunesse défile en chaîne
La police militaire prenant des mesures de précausion
de la répréssion dissimulée
La haute tribune de l'infatuation présidentielle
Le cachet des idées populaires
L'intimidation du raisonnement libre, le citoyen

apprend à se haïr lui-même
Apprend à se mutiler psychiquement
Apprend à se defaire lui-même dans la faveur du régime
Apprend jusqu'au delà du raissonnement
Le fou passe
comme un fantôme
  des sirènes à gauche
  des sirènes
  des sirènes
des mains avec des menottes applaudisent

Mi-juillet 1989 – Dans le camp des refugiés politiques
d'Istambul...

# Sommaire

Monsieur le Consul-Maistre... ..... 5
Espoirs ..... 8
Leitmotive ..... 13
Giony ..... 18
La valise vert-pâle ..... 26
Continuité ..... 48
Mioritza ..... 49
Le grand mur roumain ..... 50
À un brin de caussette avec M. Sorescu ..... 51
La plus haute côte du deséspoir ..... 53

Redactor: Sorin Singer
Tehnoredactare: GSS ®

Format 16/61 x 86; coli de tipar· 4
Bun de tipar: iunie 2000. Apărut. iulie 2000

Tipărită la Imprimeria Karma & Petrescu, Craiova
Tel: 051/196136; 051/152025; fax. 051/196136

ISBN 973-9490-29-8